

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 251

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

17 Août 1933

DÉTECTIVE

Après la cassure



Jusqu'à sa mort, Guibal demeura hanté par la vision de cette « Mado » qui lui avait inspiré ce rêve monstrueux de fonder un bonheur nouveau sur les cadavres de sa femme et de son fils.

(Lire, pages 8 et 9, les révélations dramatiques de notre collaborateur Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO | La vendetta de l'Arabe, par Luc Dornain. — La route de l'évasion, par Henri Danjou. — La femme égorgée, par P.R. — Le verdict de mort, par Jean Castellano. — La folle de la montagne, par M. C. — L'ombre du doute, par Etienne Hervier. — Au pays du rapt, par Roy Pinker.

Le leurre

PEU de lois auront été aussi décevantes que celle du 7 février 1933, pompeusement qualifiée, dans les commentaires qui suivirent sa promulgation, de « loi sur la liberté individuelle ».

On l'a saluée comme une réforme considérable, depuis tant d'années réclamée par l'opinion, comme un bienfait succédant à de nombreux abus. Il faut mettre une sourdine à cet enthousiasme et constater que, en fait, rien n'est changé, quant à l'essentiel.

Entendons-nous : les changements consistent dans une entrave certaine apportée à la marche de l'information judiciaire, par la difficulté de procéder à des perquisitions et de prendre les mesures de célérité indispensables à la réussite d'une affaire. Mais, au point de vue de la liberté individuelle, les garanties nouvelles qu'on avait annoncées bruyamment n'ont été qu'un leurre.

Rien n'est plus néfaste que le mirage des lois : pour donner apparemment aux détenus plus de sécurité, la loi décide que le juge d'instruction n'est plus le seul maître de la liberté de l'inculpé et que, à des intervalles fréquents — tous les quinze jours ou tous les mois, selon les cas — la Chambre du Conseil du tribunal sera appelée à donner son avis.

C'est ici qu'apparaît toute l'hypocrisie du système, le néant de la prétendue réforme.

En effet, depuis cinq mois qu'elle est appliquée, la loi nouvelle a révélé toute son inutilité.

Pratiquement, il est permis d'affirmer que la Chambre du Conseil — composée d'un seul magistrat, assisté d'un représentant du Ministère public — n'accorde jamais de liberté provisoire ; elle fonctionne comme un appareil automatique de rejet et son seul rôle est d'entraver l'instruction, en retardant sa solution.

Dans les grands centres judiciaires, les dossiers arrivent en nombre considérable, le magistrat n'a pas le temps de les étudier sérieusement et, dans le doute, il n'ose prendre une décision contraire à celle du juge d'instruction.

Savoir prendre ses responsabilités est une qualité peu répandue, et l'application de la loi du 7 février 1933 apporte, de cette vérité, une démonstration certaine.

Ainsi, réforme négative sur le terrain de la liberté individuelle, conséquences dangereuses au point de vue de la défense sociale : ce sont là les deux seuls résultats du texte voté hâtivement.

Il importe que, sans retard, on en prépare la révision.



Tandis que Marvin Barroud râlait, sa femme, une « gangsteress » intrépide et sportive qu'on eut toutes les peines à maîtriser (à gauche), assistait, entre deux policiers, à l'agonie de son mari.

Femme bandit

Les policiers de Dexter, dans l'Iowa, viennent de livrer bataille à la célèbre bande des frères Barroud qui terrorisaient la région depuis plusieurs mois. Afin de les capturer, il fallut lancer plusieurs centaines d'hommes sur leurs pistes, tandis que des avions survolaient la forêt où ils se cachaient. Après plusieurs jours de recherches, le repaire des gangsters fut enfin découvert. Il y eut une brève échauffourée au cours de laquelle un des frères, Clyde Barroud, et quelques-uns de ses hommes parvinrent à prendre la fuite. Mais l'autre frère, Marvin Barroud, qui est un dangereux assassin, fut abattu par les policiers.

Tandis qu'il râlait, sa femme, également capturée, assistait, entre deux policiers, à l'agonie de son mari.

La compagne de Marvin Barroud est une femme-bandit célèbre, une gangsteress intrépide, sportive, que la police eut toutes les peines du monde à maîtriser.

Un défenseur ardent

L'affaire fit grand bruit au Palais de Justice de Genève et valut par ailleurs au « héros de l'aventure » d'être radié de l'Ordre des avocats.

Il y a quelque temps, donc, les Assises genevoises condamnaient à deux ans de prison, pour infanticide, la jeune femme H...

L'autre jour, comme on allait conduire Jeanne H... à la prison pour femmes de Rolle, on s'apercevait que l'état de la condamnée nécessitait son transport d'urgence à la maternité, où le médecin constatait qu'elle était enceinte de deux mois. Une enquête fut aussitôt ordonnée par le Parquet, car, à la prison de Saint-Antoine, l'accès du quartier réservé aux femmes est rigoureusement interdit aux hommes, aussi bien au directeur qu'aux gardiens. D'autre part, le règlement de la prison autorise seulement les avocats à s'isoler avec leurs clientes.

Le défenseur, l'avocat J..., dut reconnaître qu'il avait poussé un peu loin... le sentiment de ses devoirs professionnels. Nous n'osons féliciter... l'heureux père !

Des « traitants » ingénieux

Les trafiquants de la prostitution de Londres ont inventé une nouvelle méthode afin d'emmener en pleine rue et sous les yeux mêmes des passants, les malheureuses sur lesquelles ils ont jeté leur dévolu.

Voici comment ils s'y prennent : au moment où la victime, désignée d'avance, s'apprête à traverser une rue encombrée, un aveugle s'approche d'elle et la prie de le guider au milieu des voitures. La jeune fille, touchée, émue à la vue de l'infirme, lui tend une main secourable. L'aveugle la saisit et, au même instant, la victime éprouve une douleur aiguë... car l'homme est armé d'une seringue hypodermique qu'il manœuvre avec une extrême habileté... Sous l'effet de la drogue, la jeune fille se sent en proie à un brusque malaise ; elle a peine à atteindre le trottoir, conduisant toujours son aveugle par la main. Comme elle chancelle, un inconnu surgit à ses côtés ; c'est un monsieur très correct, d'âge mur, au sourire paternel. Il offre ses soins à la jeune fille, qui se sent de plus en plus souffrante ; il lui propose de monter dans sa voiture ; elle accepte ; tandis que l'auto démarre, l'aveugle disparaît dans la foule et le tour est joué.

Cette petite scène se répétait dans tous les quartiers de Londres.

Mais, dernièrement, un policeman ayant surgi au bon moment identifia le pseudo-aveugle et le monsieur correct comme deux dangereux malfaiteurs qu'il arrêta aussitôt.



Le « traitant » proposait à la jeune fille de monter en auto.

Limitation... des naissances

Les citoyens de l'Etat de Vera Cruz, au Mexique, seront bientôt soumis à une législation sévère et ne pourront plus exercer librement leur droit à la paternité.

Aux termes d'une loi qui est en train d'être élaborée et qui entrera bientôt en vigueur, les naissances seront strictement contrôlées et limitées.

Tous les adultes devront se présenter devant une « commission de révision » qui, après visite médicale, statuera sur leur cas.

Le docteur Salvador Mendoza, inspirateur hardi de cette loi, se montre fort optimiste quant à ses résultats, car elle est destinée à « améliorer la race ». Mais il ne dit pas au moyen de quelles sanctions et de quelles contraintes il privera les citoyens de Vera Cruz des « joies » de la paternité !...

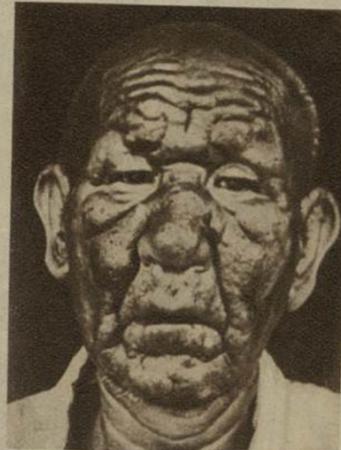
La révolte des lépreux

On mande de Bucarest qu'une grave émeute a éclaté dans une léproserie située à sept kilomètres d'Issakei.

Cette léproserie était entourée d'une haute muraille, car ses pensionnaires étaient déjà bien connus pour leur turbulence.

Il y a de cela quelques jours, les lépreux, excités par quelques meneurs, se ruèrent sur les médecins et les infirmiers de l'établissement, les enfermèrent dans un des pavillons, et obligèrent les gardiens à leur donner les clés.

Puis ils choisirent vingt délégués



L'apparition des lépreux produisit une effroyable panique.

qu'ils envoyèrent à Issakei, afin de réclamer un meilleur régime.

L'apparition des lépreux dans les rues d'Issakei produisit une effroyable panique ; les habitants s'enfuyaient de tous côtés, fermaient leurs magasins, barricadaient leurs portes et leurs fenêtres.

L'étrange et sinistre procession parcourut la ville jusqu'à ce que la police intervint pour libérer le médecin-chef et pour ramener les lépreux dans leurs quartiers d'isolement, où l'ordre fut enfin rétabli.

VOILA CENT ANS

L'énigme des jumeaux

Le 20 mai 1833, deux cultivateurs de Mont-Lévêque, qui traversaient la forêt d'Ermenonville, découvrirent dans une clairière le cadavre d'un homme en redingote, la tête broyée à coups de gourdin. On retrouva derrière un bouqueton la bûche de hêtre qui avait servi au crime.

Les plaies hideuses de la face gênèrent l'identification du mort.

Les gendarmeries de Seine-et-Marne montrèrent un peu partout dans



Le cadavre du baron Henri gisait au milieu d'une clairière.

les campagnes les effets de l'assassiné. Un vieux jardinier de Survilliers prétendit avoir vu les bottines du mort sur l'entablure d'une fenêtre du château de Mortefontaine, un jour où il travaillait dans cette propriété.

Le château de Mortefontaine (Seine-et-Marne) était habité par deux vieux frères, les barons Henri et Jean de Bellefosse. Ceux-ci vivaient là en véritables ermites, sans domestiques, ne fréquentant personne. On alla au château et Henri de Bellefosse reconnut sans hésiter les vêtements de son frère Jean. Ce dernier, herboriste fervent, était parti le 20 août, au matin, en forêt d'Ermenonville et n'avait plus reparu.

Pourquoi donc le frère ne s'était-il pas inquiété de cette disparition ? Bientôt, une sourde rumeur accusa le châtelain. Les deux barons étaient jumeaux et se ressemblaient étrangement. Or, les voisins prétendaient que c'était Jean et non Henri de Bellefosse, qui avait reçu les gendarmes.

Convoqué au Parquet de Melun, le pseudo Jean préféra disparaître. C'était l'aveu. Arrêté près de Compiègne, il se pendit au barreau de sa cellule, après avoir écrit ce billet laconique : « Je suis Jean et j'ai tué mon frère. C'est un secret entre Dieu et moi ! »

On parla longtemps, dans le Santerre, du mystère de Mortefontaine.

La semaine prochaine

lire dans "DéTECTIVE"

LA SECRÈTE

Un reportage sensationnel de

RENÉ GIRARDET

Jeudi 31 août :

SOUVENIRS D'UN CHIEN ÉCRASÉ

par ALAIN LAUBREAUX

MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

PUBLIE

La croisière invraisemblable

roman

par Georges Simenon

TOUS LES MERCREDIS
16 pages illustrées

75 c.

Abonnement (France et Colonies)
Un an 32 fr. | Six mois 18 fr.

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION
PARIS (VI^e) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL : N° 1298-37

REDACTION
DIRECTEUR
MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS
FRANCE ET COLONIES 65,„ 35,„
ÉTRANGER (TARIF A) 85,„ 45,„
ÉTRANGER (TARIF B) 100,„ 55,„

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "DéTECTIVE"

DÉTECTIVE



Rue du D^r Paul-Brousse, les logeurs d'Amiaoui assistèrent à la perquisition...



... opérée par l'inspecteur Semenoun, dans la chambre d'hôtel du meurtrier.

gérien, M. Boukerara, s'approcha et donna aux deux courageux passants un utile conseil.

Laissez-moi fouiller ce misérable. Il est capable d'un autre mauvais coup...

M. Bel et M. Rolland s'étaient déjà emparés du revolver et du couteau de Hamlaoui.

M. Boukerara, trouva, glissé entre la chemise et la ceinture du meurtrier, un autre revolver, dissimulé à la mode arabe...

On amena l'assassin au commissariat des Epinettes. Alors, et alors seulement, le drame se dessina dans toute sa vérité.

Hamlaoui s'exprimant avec difficulté dans notre langue, le commissaire Dupau et son adjoint Bucchini avaient requis l'inspecteur Semenoun de la brigade Nord-Africaine, afin de pouvoir entendre l'Arabe.

D'où es-tu ? questionna Semenoun.

Du douar d'Azouza, dans le département d'Alger.

Quelle discussion avais-tu avec Abdellali Saïd ?

Je ne lui ai jamais parlé.

Pourquoi l'as-tu tué ?

Parce que je voulais venger mon cousin...

Le petit homme voûté parut plus vieux, quand il eut parlé de sa vengeance. On lui demanda de s'expliquer. Il le fit à grand peine...

Quelle était donc la vengeance qu'avait assumée Hamlaoui en mettant à mort cet homme qu'il ne connaissait pas ?...

Ce qu'on a su presque tout de suite c'est que Abdellali, la victime, avait été accusé,

ainsi que deux autres Arabes, Adjikaci et Dani Ben Kacen, d'avoir tué un cousin de Hamlaoui, le meurtrier, qui se nommait Hamlaoui, comme lui...

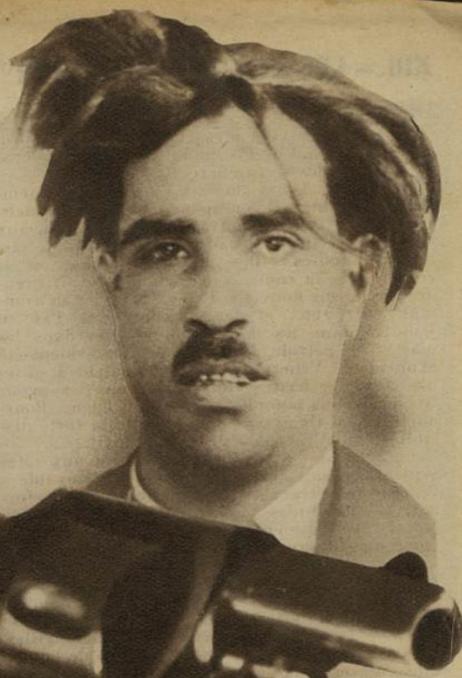
Cela s'était passé six mois plus tôt, dans le même quartier où venait de s'achever le premier épisode d'une vendetta arabe...

Tous les policiers se souvenaient de cet autre drame. Le 22 août 1933, quatre Algériens saouls s'étaient pris de querelle à la sortie d'un bar où ils avaient joué à la runda, cette belote algérienne.

Quelle rancune de jeu avaient-ils à vider ? On les vit se battre à coups de brique, à trois contre un, Adjikaci, Dani Ben Kacen et Abdellali Saïd ayant uni leurs efforts.

Quand Hamlaoui cessa de se battre, il avait la tempe ouverte. Il succomba presque aussitôt.

L'Arabe s'était armé de deux revolvers et d'un couteau avant de perpétrer sa terrible vendetta



Abdellali Saïd (ci-dessus) venait de sortir de prison quand il fut abattu par Hamlaoui.

Il était inutile de vouloir se renseigner au domicile de la victime, pour l'excellente raison que Abdellali n'en avait pas. Où couchait-il depuis deux jours ? Au hasard des berges, sans doute, ou dans les refuges de l'Armée du Salut...

On alla chez Hamlaoui. Il habitait, 4 rue du Docteur-Paul-Brousse, un hôtel confortable, nullement un nid à Kabyles. La fille de l'hôtelier, quand elle aperçut les policiers s'écria :

Venez-vous pour Hamlaoui ? A-t-il tué ?...

Comment pouvez-vous supposer cela ? interrogèrent Semenoun et Bucchini.

Une nouvelle histoire allait compléter le drame de la vengeance d'Hamlaoui.

Hamlaoui, dit la jeune fille, a reçu une lettre de son pays, où on lui demandait de venger son cousin. Celui qui lui écrivait lui demandait de faire promptement justice, s'offrant d'ailleurs, s'il refusait, à venir se sacrifier à sa place. Hamlaoui a obéi, le malheureux !...

On est revenu interroger Hamlaoui. Il a regardé les policiers sans baisser les yeux.

Je n'ai eu besoin de l'ordre de personne pour venger mon parent.

Il ne fut pas possible de lui faire dire autre chose.

Quel fut l'inspirateur de la vendetta d'Hamlaoui ? L'Arabe taciturne emportera sans doute au bague son secret. Ne l'avait-il pas bien gardé jusque-là ? Partout où il vivait, que ce fût au restaurant de Kabyles où il déjeunait, que ce fût dans l'usine où il s'appliquait consciencieusement à de lourdes tâches de manœuvre, nul n'a pu dire qu'il l'avait, à qui que ce fût, confié...

L'Arabe a réalisé une destinée écrite dans le grand livre d'Allah !

Quand on lui annonça que, ayant tué, il pouvait être tué légalement, et justement, à son tour il leva sa face jaunie vers ceux qui faisaient peser sur lui leur regard et leur montra que la crainte ne l'effleurait pas.

Aujourd'hui ou demain ? dit-il...

« Mektoub ! » Que peut-on contre la fatalité d'un Arabe, quand il a décidé de sa vie !...

Luc DORNAIN.

LA VENDETTA DE L'ARABE

Lequel des trois hommes l'avait tué ? Ils furent emprisonnés tous les trois. Une longue instruction fut faite; elle en arrivait à conclure à un homicide par imprudence et à un non-lieu.

Il y avait deux jours que Abdellali Saïd était libéré lorsque Hamlaoui vengea son cousin.

Alors, tu l'as cherché ? interrogea l'inspecteur Semenoun.

Je l'ai rencontré comme je traversais la rue, murmura Hamlaoui, d'une voix chantante. La colère m'a pris et j'ai tiré sur lui...

C'est tout, ou à peu près, ce qu'on en obtint. On lui parla des siens. Il avait laissé en Algérie une femme et deux fils. Il était venu en France, comme tous les Algériens misérables, pour payer la cabane qu'il s'était fait construire dans son douar et à laquelle il avait annexé un moulin. Il envoyait là-bas, de l'argent, chaque mois à sa famille. Il y avait neuf mois qu'il était là. Il comptait rester en France au moins deux ans encore, jusqu'à ce que son moulin soit à lui.

Hélas ! tu y resteras davantage !... murmura Semenoun.

Hamlaoui a levé au-dessus de sa tête ses deux bras jaunés, veinés, dans une indifférente évocation à la fatalité :

Inch Allah !...

N entendit cinq coups de feu...

C'était vendredi au matin, dans cette pittoresque rue des Epinettes, où le charroi des gares de marchandises toutes proches met dès l'aube un mouvement étonnant. Des ouvriers animent ce quartier populeux où les rixes banales sont plus nombreuses que les drames passionnels. Tous ceux qui passaient cherchèrent d'où venaient les détonations...

Ils aperçurent un Algérien mal vêtu que poursuivait un autre Algérien, presque un vieillard. Le poursuivi courait avec rapidité. Il dépassa la rue des Epinettes, tourna rue de la Jonquière et, là, stoppa. Une détonation avait de nouveau retenti. Sans doute l'homme avait-il été frappé, car il parut chanceler...

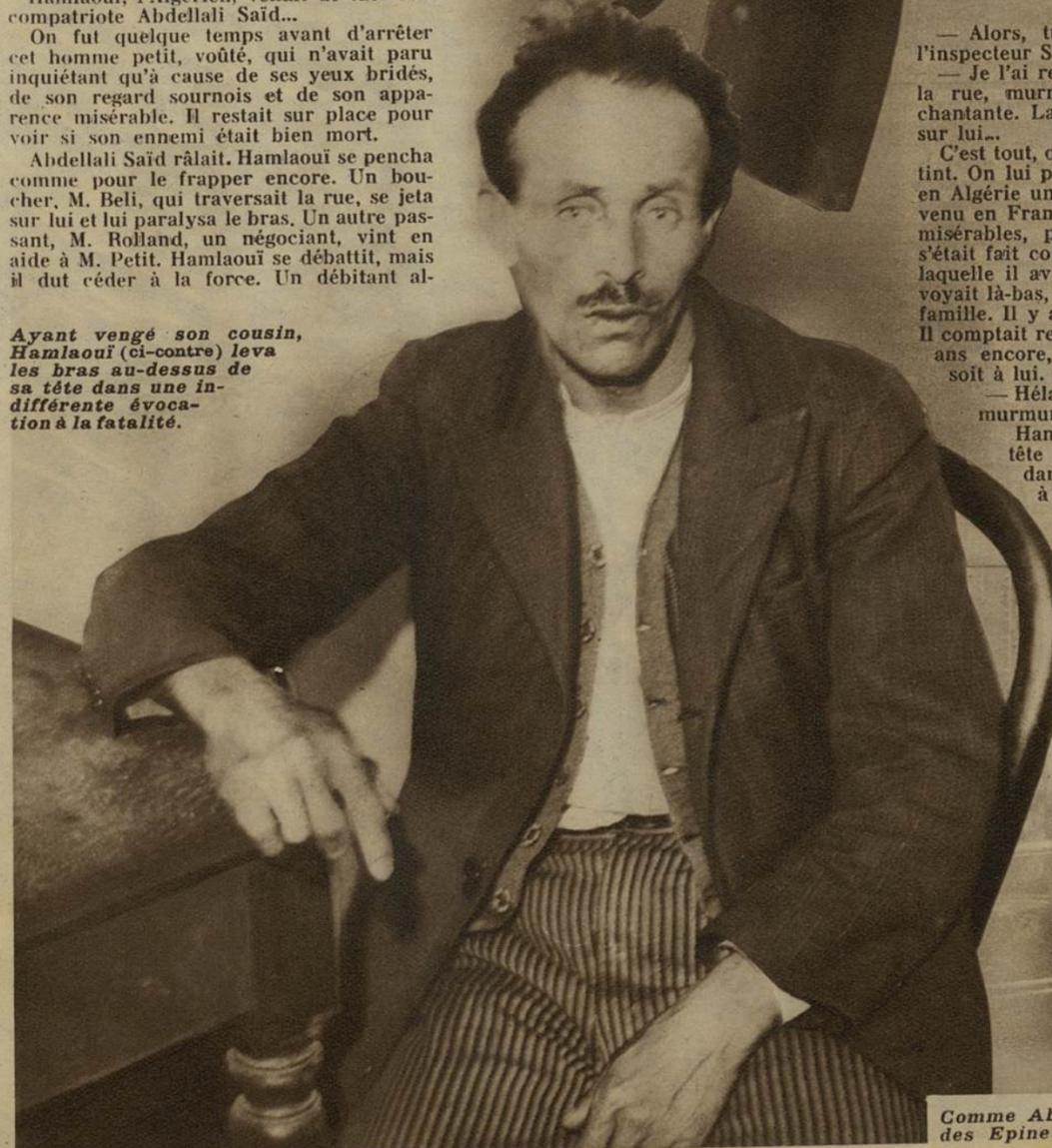
Le poursuivant s'arrêta sur l'homme blessé. On le vit changer de main son revolver. Sa main droite maintenant serait un couteau à longue lame. Elle s'abaissa par trois fois. A la dernière fois, un large caillot de sang colora la rue.

Hamlaoui, l'Algérien, venait de tuer son compatriote Abdellali Saïd...

On fut quelque temps avant d'arrêter cet homme petit, voûté, qui n'avait paru inquiétant qu'à cause de ses yeux bridés, de son regard sournois et de son apparence misérable. Il restait sur place pour voir si son ennemi était bien mort.

Abdellali Saïd râlait. Hamlaoui se pencha comme pour le frapper encore. Un boucher, M. Bel, qui traversait la rue, se jeta sur lui et lui paralysa le bras. Un autre passant, M. Rolland, un négociant, vint en aide à M. Petit. Hamlaoui se débattit, mais il dut céder à la force. Un débitant al-

Ayant vengé son cousin, Hamlaoui (ci-contre) leva les bras au-dessus de sa tête dans une indifférente évocation à la fatalité.



Comme Abdellali Saïd parvenait à l'angle de la rue de la Jonquière et de la rue des Epinettes, un dernier coup de revolver retentit et l'Algérien s'écroula.

XIII. — LES ROUTES DE LA MER⁽¹⁾

Ligne des Antilles (de notre envoyé spécial).

U fur et à mesure que je me rapprochai de l'isthme de Panama, les évadés se rarifièrent.

Leurs mœurs changeaient, semblait-il, en même temps que les ciels. J'en rencontrai à Santa-Martha, aux pentes de la Sierra Nevada, à Baranquilla, à Carthagène, toutes villes de la Colombie où je croyais que la route de l'évasion pouvait prendre une forme nouvelle. Il n'y avait rien de commun entre eux et les hommes que j'ai vu renaitre dans les déserts de l'or ou dans les plaines du pétrole. Presque tous, ils avaient été expulsés du Venezuela. Ils continuaient à se tenir dans les basses eaux d'où nous les avons tirés autrefois pour les envoyer au bagne. Pourquoi étaient-ils ainsi ? Je crois que la forte discipline du Venezuela leur manquait. Car, au Venezuela, si l'on sait être indulgent aux têtes brûlées, on sait aussi se montrer impitoyable à l'égard des étrangers qui pourraient transformer les habitudes pacifiques d'une population qui a un sentiment rare de l'honnêteté ; ceci, outre que le pays est naturellement sain et que le port des armes y est absolument interdit, reflète bien des mauvais instincts...

Quand je voulais voir les évadés de Colombie, il me suffisait de me faire conduire au « Barrio » — le quartier réservé des grandes villes. Ils y faisaient d'interminables parties de belote, sans enthousiasme et sans espoir. Le Ninot, que je vis à Santa-Martha, Pierrot-le-Balafré, que je trouvais à Baranquilla, Dédé-la-Passe, qui meurt de phthisie à Carthagène, ne s'illusionnaient pas sur la pauvreté de leur vie. Les entrepreneurs de traite sans secours, leur avaient procuré des femmes ; ils en vivaient chichement. Des Polonaises, des négresses, des Indiennes, dont on n'avait rien pu faire ailleurs, héritaient de ces bagnards. Ils attendaient, dans de petits bars, qu'elles vinssent leur apporter des pesos, pour pouvoir se commander un mauvais repas. C'était dans des terrains vagues, sortes de *huelens* où les *casitas* dressent leurs cloisons de bois, où les lanternes rouges éclairent mal les pistes ensablées. Deux ou trois vieux phonographes versaient du bruit dans ce quartier d'émigrants et de noirs. Ils partageaient leur temps entre ce cloaque et la prison, car on les arrêtait souvent, les laissant moisir sans jugement jusqu'à ce qu'ils fussent fatigués et qu'ils eussent, eux-mêmes, le courage de demander leur expulsion...

A Panama, la route parut s'interrompre tout à fait. L'Amérique a mis de solides barrières à ses frontières. Seuls, de très vieux évadés du temps de Ferdinand de Lesseps ont, je l'ai dit, obtenu, à Panama, un relatif droit d'asile. Les nouveaux venus sont, sans aucune temporisation, renvoyés immédiatement au bagne. Je vis des soldats embarquer un certain Bel-Pointe, qui était cependant muni d'un faux-passeport, établi à la mairie de Cayenne, et qui commençait à se tailler une petite célébrité. Il avait conquis le cœur d'une Américaine, en voyage dans les Guyanes, lui avait dicté des notes fantaisistes qui ont eu le plus grand succès en Amérique, et se préparait à l'épouser quand on le remit aux officiers du Cuba. Les autres évadés : un hôtelier, un armateur (dont j'ai déjà parlé), un gérant de bar et un petit restaurateur du « Barrio » de Colon, ne pensaient qu'à se faire oublier. L'un voulut me mettre cependant sur les routes du Mexique, où il existe quelques campements d'isolés. C'était Lucien, un type cocasse, aussi injustement condamné que le fut Menda dans l'affaire de Casque d'Or. Nous allions ensemble dans les boîtes à marins qui font de Colon le plus étonnant carrefour de la prostitution des deux mondes. Il me restituait des souvenirs d'il y a trente ans, sur les apaches de Belleville, me racontait comment il avait forcé avec sa bande la maison de l'armurier Lebel pour le punir de ne pas avoir donné à une fille de foire — la fille d'un dompteur dont il avait été amoureux — la dot qu'il lui avait promise.

— Blagues de jeunesse ! disait-il.

Il me racontait cela en servant des whiskys à des marins américains déjà ivres. Puis, nous allions retrouver une ancienne ballerine de cirque, abandonnée avec d'autres banquistes, en Colombie, par un impresario peu scrupuleux, et qui faisait la *taxi-girl* au Moulin-Rouge. Je le laissai à ses histoires et je pris le chemin du retour. Je n'espérais plus rien trouver sur des rivages tant de fois parcourus en zigzags. Cependant, au large de la Colombie, la *Belle*, de nouveau, se montra sous des traits que je n'étais pas accoutumé à lui voir.

C'était en haute mer, dans les parages de la Sierra Nevada. Le *Cuba* abordait avec précaution une passe mauvaise. On aperçut quelque chose au milieu des vagues démontées. Un cyclone avait, quelques jours plus tôt, agité furieusement les eaux. On pouvait penser à une épave ; mais cela s'anima bientôt et laissa pointer une minuscule voile. Déjà Coyecque, l'excellent commandant du *Cuba* — il

est mort, depuis, en mer, après avoir sauvé son bateau de l'incendie — déjà Coyecque, dis-je, avait fait faire toutes machines vers la barque, car c'en était une. Nous y aperçûmes bientôt cinq hommes qui se battaient avec la mer.

— Tout va bien à bord ? cria Coyecque en espagnol. Avez-vous de l'eau et des vivres ?

Une voix rude monta vers nous. C'était en français qu'on nous répondait.

— Qui est-ce qui commande ? Ici, c'est Louis Martin, de la « Transat » du Havre. Nous sommes des évadés de la Guyane.

Un bref dialogue s'engagea. Nous le perçûmes par bribes, entre deux claquements de vague, mais bien des mots se perdirent.

— Nous arrivons de Trinidad. Armée du Salut a donné barque. Avons fait vivres à Curaçao. Allons vers Colombie. Besoin de rien. Merci. Vive la France !

Ayant dit : « Vive la France ! » dans un chœur impressionnant et tiré leurs larges chapeaux en l'honneur du pavillon national, ils se détachèrent du *Cuba* et disparurent dans une bourrasque faite de toutes les colères de la mer et du ciel. Je venais de voir passer non seulement Louis Martin, le navigateur meurtrier, mais aussi — je l'ai appris plus tard — Félix Huignard, l'homme au marteau de la bijouterie du faubourg Saint-Martin, Huignard qui abandonna, il y a deux ans, les rivages de l'évasion pour venir à Paris châtier l'homme qui lui avait pris sa femme et gardé sa part de butin ! Condamné de nouveau à vingt ans de travaux forcés, il s'était contenté de rester vingt jours à la Guyane.

Mais d'autres nouvelles surprises m'attendaient sur les routes de l'évasion qui passent par la mer. J'appris, en arrivant dans l'île de Curaçao, qu'il y avait quinze Français à la prison, quinze évadés. J'y courus et me la fis ouvrir, non sans mal. Ils étaient quinzaine, en effet, débris de trois « cavales », les « cavales » de Rossi, de Maynard, de Rancurel, du nom de leurs chefs. On les laissait libres dans une cour, avant le réembarquement qui devait avoir lieu le matin même.

— Les renvoyez-vous au bagne ? demandai-je. — Non. Nous leur laissons leur chance. Un bâtiment de guerre va les conduire en mer, pour éviter à leurs barques de se briser sur les côtes. Et ils iront où Dieu voudra !...

Les évadés eux-mêmes fixèrent mon étonnement. Il y avait là, entre tous ces misérables, un gosse au visage de fille, avec de beaux yeux, une voix douce et ce quelque chose d'un peu maniéré, mais de séduisant — surtout dans un groupe de forçats — qui fait reconnaître un fils de famille entre tous les hommes. C'était Gauthier, un malheureux petit mutin du *Jules-Michelet*. Vingt ans ! Et condamné au bagne pour la vie ! Je ne sais s'il pensait à survivre. Il me donna, pour remettre à ses parents — ce que je vais faire — un vieux menu du *Jules-Michelet* et sa jolie photographie de matelot. Il me parlait — et tous les évadés aussi — comme à quelqu'un à qui l'on confie ses volontés dernières. Il y avait eu plusieurs morts pendant les trois évasions, plusieurs morts par folie. Ils avaient de la peine à croire à leur chance.

Le courant les avait portés vers Trinidad — où, autrefois, les évadés étaient immédiatement emprisonnés et confiés au premier vapeur français en partance pour la Guyane — et là, au lieu de les arrêter, on les avait hébergés dans les chambres de l'Armée du Salut. Tant d'humanité imprévue les déconcerta : ils apprirent que le gouvernement de Trinidad ne renvoyait plus les évadés au bagne. Ils virent mieux encore : on leur fit gréer trois barques. On y disposa de l'eau et des vivres, puis on les remit en mer. L'Armée du Salut — et je ne pense pas à écrire cela sur le ton d'un reproche, puisque le propre des missionnaires, à quelque confession qu'ils appartiennent, est de faire la charité, sans se préoccuper de savoir à qui ils la font — l'Armée du Salut de Trinidad, dis-je, les envoyait à l'Armée du Salut de Curaçao, avec des recommandations chaleureuses. Maintenant, leurs barques étant réparées, leurs forces revenues, le gouverneur de Curaçao les faisait remettre en mer avec une nouvelle provision d'eau et de vivres, en prenant bien soin qu'ils ne vinssent pas s'échouer sur les rochers.

Ce programme se réalisa, dans le mouvement de la population accourue. Les quinze hommes défilèrent, courbés sous leurs sacs, mais heureux d'une liberté imprévue.

Il s'en fallut de peu que j'eusse moins de chance. J'appris, en effet, en revenant à bord de mon paquebot, que le

gouverneur de Curaçao, beaucoup moins indulgent en ce qui me concernait, me faisait chercher partout, depuis le matin, par sa police, pour me faire savoir qu'il m'était interdit de débarquer dans l'île et, surtout, d'y séjourner. J'avais cependant demandé mon visa à Paris. Quand je répondis en riant que je venais justement de la prison, chacun crut que l'on m'avait arrêté, tant l'interdiction avait paru formelle. Pourquoi étais-je l'objet d'une mesure aussi désobligeante ? Tout ce que je peux dire, c'est que, au cours de mon voyage, à chaque fois que j'ai séjourné dans un pays où il y a du pétrole, que ce soit à Maracaibo, terre d'exploration, ou à Curaçao, capitale des grandes raffineries, une puissance inconnue a tout fait pour provoquer la saisie de mes bagages et mon expulsion immédiate.

Cela ne m'empêcha pas de suivre le départ des évadés.

— Adieu ! me cria Gauthier.

De Curaçao à Trinidad, il y a quatre jours de mer et trois escales. Ces courts arrêts me permirent de revoir les évadés dont j'ai déjà parlé en tant d'articles, à qui j'ai vu gagner leur chance et qui, souvent, sont redevenus utiles aux hommes dans la proportion même où, autrefois, ils leur ont fait tant de mal. Je retrouvai à Puerto Cabello Beulaygue et Cochon, Golen à la Guayara, Pierre Arbaud et Louis Arnoux à Carupano. Ils avaient amené avec eux leurs femmes et leurs fils, comme s'ils eussent voulu que l'image de leur résurrection fût plus frappante. Ils me demandèrent de dire en France ce que j'avais vu, sans mensonges. Ils m'adressèrent une supplique : que l'on tînt compte dans le bilan de leur destinée des miracles qu'ils ont faits, après avoir rompu leur chaîne. Pauvres gens à qui j'essayai de donner un peu d'espoir !

Maintenant, il ne me restait plus qu'à savoir pourquoi le gouvernement anglais de Trinidad apportait son appui aux évadés, au lieu de les renvoyer au bagne, comme il l'a toujours fait. Trinidad arriva. J'y avais pris rendez-vous avec M. Bowen qui, en mer, puis les autres évadés de Curaçao m'avaient désigné comme leur grand protecteur. Je lui avais câblé de me recevoir chez lui, bien que le bateau n'arrivât qu'à la nuit, reparti en pleine nuit, et que ce fût un dimanche anglais. Il vint me chercher

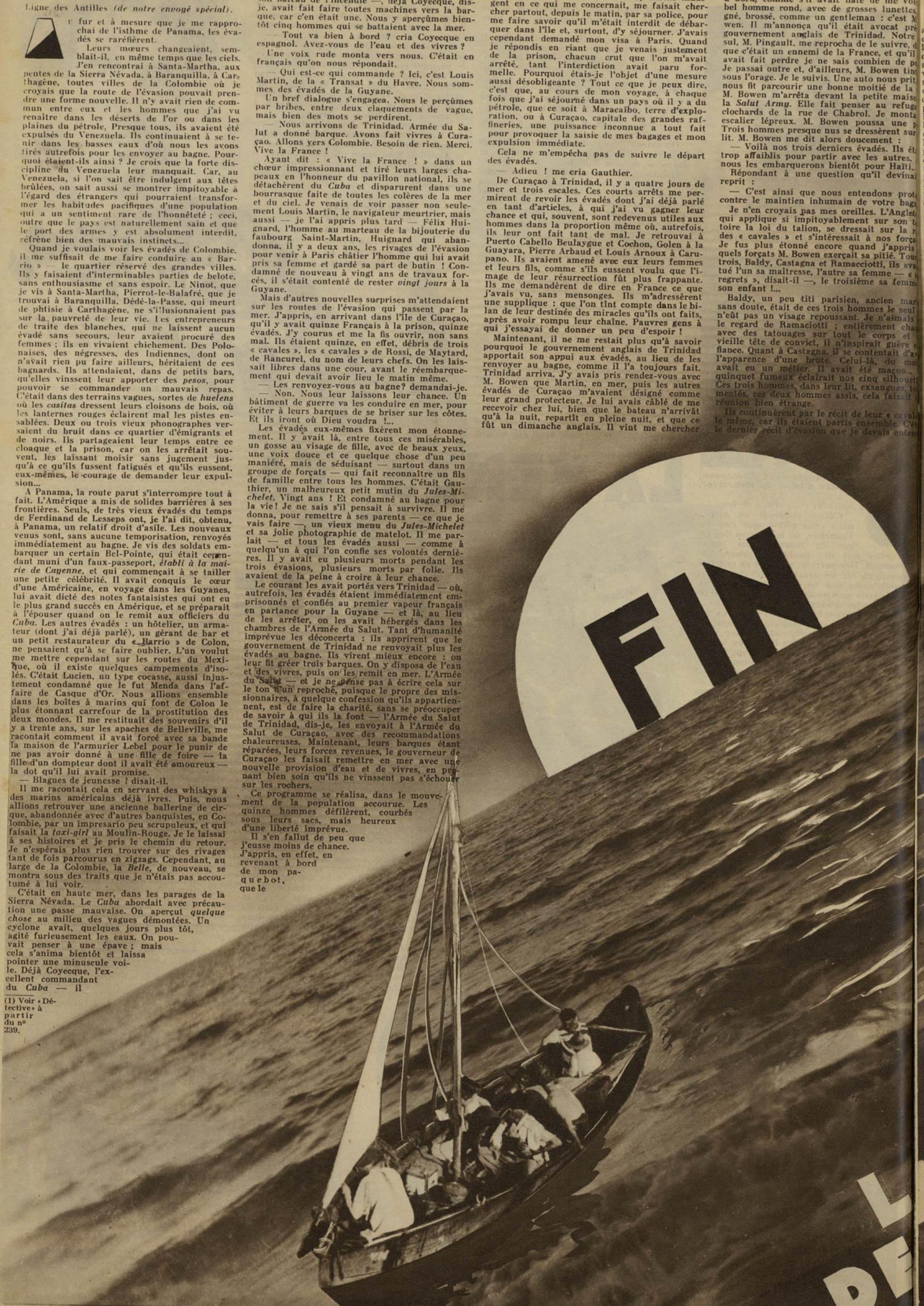
à bord, comme s'il avait hâte de me voir. bel homme rond, avec de grosses lunettes, gné, brossé, comme un gentleman : c'est M. Bowen. Il m'annonça qu'il était avocat près le gouvernement anglais de Trinidad. Notre sul, M. Pingault, me reprocha de le suivre, et que c'était un ennemi de la France, et qu'il avait fait perdre je ne sais combien de p... Je passai outre et, d'ailleurs, M. Bowen tint sous l'orage. Je le suivis. Une auto nous prit nous fit parcourir une bonne moitié de la M. Bowen m'arrêta devant un refuge maison la *Salut Army*. Elle fait penser au refuge clochards de la rue de Chabrol. Je monta l'escalier lépreux. M. Bowen poussa une p... Trois hommes presque nus se dressèrent sur lit. M. Bowen me dit alors doucement :

— Voilà nos trois derniers évadés. Ils étaient trop affaiblis pour partir avec les autres, nous les embarquerons bientôt pour Haïti... Répondant à une question qu'il devina reprit :

— C'est ainsi que nous entendons protester contre le maintien inhumain de votre bagne. Je n'en croyais pas mes oreilles. L'Angleterre qui applique si impitoyablement sur son territoire la loi du talion, se dressait sur la mer des « cavales » et s'intéressait à nos forçats. Je fus plus étonné encore quand j'appris quels forçats M. Bowen exerçait sa pitié. Trois, Baldy, Castagna et Ramacciotti, ils avaient tué l'un sa maîtresse, l'autre sa femme — « regrets », disait-il —, le troisième sa femme son enfant !...

Baldy, un peu titi parisien, ancien marin sans doute, était de ces trois hommes le seul n'eût pas un visage repoussant. Je n'aimais le regard de Ramacciotti ; entièrement chauve avec des tatouages sur tout le corps et une vieille tête de convict, il n'inspirait guère confiance. Quant à Castagna, il se contentait de l'apparence d'une brute. Celui-là, du moins, avait eu un métier. Il avait été maçon... quinquet fumeux éclairait nos cinq silhouettes. Ces trois hommes, dans leur lit, exsangues, lo mentés, ces deux hommes assis, cela faisait réunion bien étrange.

Ils continuèrent par le récit de leur « cavale » le même, car ils étaient partis ensemble. C'est le dernier récit d'évasion que je devais enten-



(1) Voir « Défective » à partir du n° 239.

me voi
unettes
c'est M
cat pré
Notre
ivre, d
et qu'il
n de pr
ven tiri
us prit
de la
maiso
refuge
monta
une p
ent sur
nt :
Ils ét
autres.
Haïti.
devina
s proté
re bage
'Angle
r son t
ur la r
s forcé
'appris
ié. Tou
ils ava
e — «
a femm
en mar
le seul
finais
ent cha
ps et
guère
ait d'av
du mo
façon...
ilhouet
gues, to
faisait
« cavale
ble. C'é
s enten

avant le retour. Ils étaient partis par groupes de trois et de quatre et n'avaient pu quitter la terre du bague qu'après quarante-deux jours de course désespérée dans la brousse. Certains noms qu'ils prononçaient prenaient sous leur voix une valeur si grande que j'en arrivais à me reprocher de ne pas connaître Fardot, l'homme des vivres, le forçat à qui ils avaient confié deux cent dix francs et qu'ils avaient cherché de toute part pendant vingt-deux jours ; Anglado, l'homme de la barre, qui avait fait tailler par Ramaciotti, à coups de hache, une embarcation dans un arbre immense, tandis qu'il bâtissait le gouvernail. Puis il leur avait fallu traîner la pirogue, à travers la forêt, improviser des palans, cela sous les coups d'une fièvre qui, sans doute, ne les quitterait plus... Ramaciotti se courbait par mimétisme, quand il en arrivait aux épisodes de leur passage le long des camps, sur le fleuve, de leur arrivée aux cachettes qu'ils cherchaient pour la nuit. Castagna faisait : « Aie, aie ! », en rappelant le mal qu'il avait eu en essayant de faire éviter à la barque les récifs du phare de la Folle vers lesquels le courant les attirait. Un de leurs compagnons était mort de fatigue et de faim, comme tant d'autres hommes des « cavales ». Eux, maintenant, se reposaient. Du moins, avaient-ils gagné quelques jours, avant de retourner à la grande mer et aux requins.

Quand cela eût été dit, M. Bowen prit un air sévère et fit aux évadés un petit sermon sur le meurtre, ce qui conduisit Ramaciotti à l'approuver d'une drôle de façon, en lui disant que cela pouvait arriver à tout le monde de tuer, à lui, Bowen, comme aux autres !... Puis, son discours étant terminé, M. Bowen examina la situation. — Qu'allons-nous faire de vous ? disait-il aux évadés. Nous allons essayer de vous diriger vers un de nos amis de Saint-Martin (près d'Haïti), un magistrat qui a aidé beaucoup d'évadés et n'en a pas toujours eu du contentement. Mais le transport coûte cher. On ne va pas nous demander moins de trois cents dollars (huit mille francs en février dernier !). Le gouvernement se lasse de dépenser autant d'argent pour les évadés ; vous nous avez déjà coûté trois cent mille francs.

M. Bowen poussa un soupir, puis il reprit : — Avez-vous des papiers ? Des papiers, ou de quelconques pièces d'identité, bien entendu ? Non ? Il faudra en trouver. Cela coûte cher aussi. Vous n'avez donc pas d'ami en France ? L'étonnement me laissa muet. Nous quittâmes les trois hommes et

nous redescendîmes. M. Bowen tint à me montrer — et non sans orgueil — le ponton d'embarquement de ses « cavales ». Il me raconta que, huit jours plus tôt, il venait de faire rapatrier en Italie Blengino, l'hôtelier monégasque, peut-être innocent. Quand je lui reprochai d'apporter son appui indistinctement à de pauvres hommes et à des canailles, il soupira de nouveau, dévotement, me répondit qu'il le savait, mais que sa conscience n'hésitait pas entre le fait de donner une chance à des misérables et la certitude qu'il avait que, dans notre bague, il est impossible à qui que ce soit de s'amender, de devenir meilleur, de mériter le pardon de Dieu ! Je cite et n'interprète pas.

■ ■ ■

Je m'embarquai pour le retour. Bien des images ont, depuis, passé devant mes yeux. J'ai confronté ce que nous faisons des forçats et ce que l'évasion en peut faire. J'ai entendu la déjà vieille prière de Golen :

— Dites ! Si l'on me renvoyait au bague, maintenant, serait-ce juste !

Bien souvent, mes chercheurs d'or, mes courriers de la forêt, mes chasseurs de caïmans ont hanté mes cauchemars.

— Supprimez le bague ! disaient-ils. Faites-nous expier. Mais laissez-nous redevenir des hommes et, puisque vous savez punir, sachez aussi pardonner !

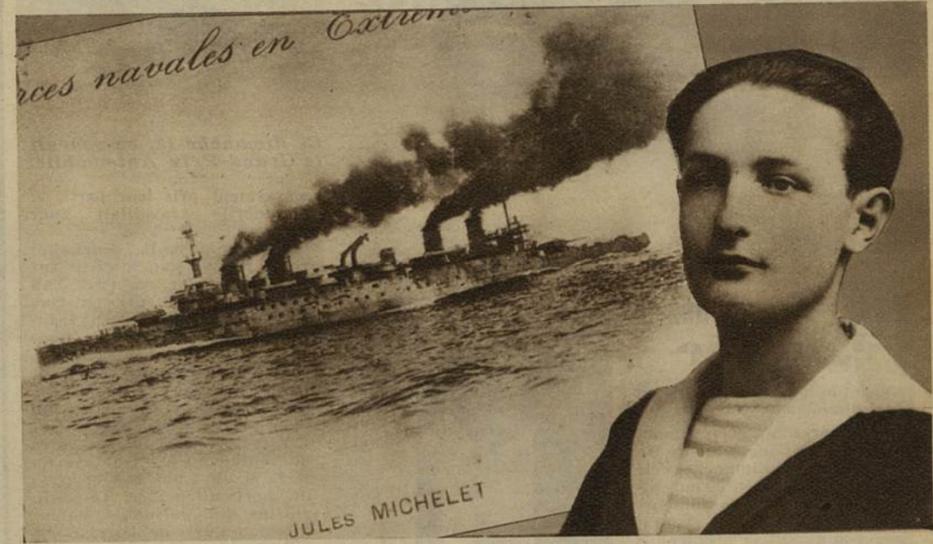
Je leur ai crié : — Bonne chance !... Comme M. Bowen, hélas !

Qu'on ne m'accuse pas d'une coupable indulgence. On n'a pas le droit de me condamner, tant que le bague reste le bague !

Henri DANJOU.



Dans chaque port où il passait au retour, les évadés venaient revoir notre collaborateur Henri Danjou, le priant de dire en France qu'ils ont tout fait pour racheter leur passé.



Le matelot Gauthier, qui se trouvait parmi les évadés, nous remit sa photo et un menu du Jules-Michelet pour les renvoyer à sa famille, tant il craignait de ne pas survivre.



A Curaçao, les évadés furent emmenés à cent milles en mer, par un bâtiment de guerre, en même temps que leur barque que l'on descendit sur les flots lestée de vivres et d'eau.



On les lâcha quand on fut assuré que leur embarcation n'irait pas se briser sur les rochers, puis les membres de la Salut-Armée leur souhaitèrent une chance meilleure.

LA ROUTE DE L'ÉVASION
GRAND REPORTAGE
DE HENRI DANJOU

FAITS DIVERS



Ce dimanche-là, on courait le Grand-Prix Automobile.

La femme égorgée

Nice (de notre correspondant particulier).

ÉTAIT un beau dimanche que celui-là. Un beau dimanche d'été et de fête. Tout Nice était en rumeurs car l'on devait, l'après-midi, sur la promenade des Anglais, courir le Grand Prix Automobile.

L'escadre italienne et l'escadre française, aux deux mouillages de Golfe-Juan et de Villefranche-sur-Mer, se renvoyaient des coups de canon d'amitié, et des amiraux tout galonnés d'or étaient reçus sous les palmiers du jardin exotique de la Villa Masséna. Un beau dimanche chaud, où l'on dévastait le marché, aux couleurs d'aubergines et de poivrons.

Pour tout le monde, il y avait de la joie dans l'air ; et, à la propriété de « La Grenouillère », route de Marseille, à l'ombre d'un figuier, la famille Maisonnat avait déjeuné de bonne humeur.

On avait mis la nappe blanche, sorti de la cave quelques bouteilles fraîches. Qui aurait pu croire que le malheur rôdait par là, avec sa mauvaise grimace et des mains fébriles d'assassin ?

La famille Maisonnat — des horticulteurs — habite « La Grenouillère » depuis une trentaine d'années. La maison à deux étages, ornée d'une vigne, est située au fond d'un jardin.

Les Maisonnat avaient deux filles. L'une, Jeanne, âgée de vingt-trois ans, qui s'occupe avec ses parents de la culture des oignons ; l'autre, Marguerite, âgée de trente-deux ans, qui avait épousé, il y a deux ans environ, un Italien de Vallebona, nommé Félix Guglielmi.

Le ménage Guglielmi habitait, en marge de la propriété, un petit pavillon aux volets bleus, aménagé avec goût.

Qu'était Félix Guglielmi ? Les filles — de ce pays surtout — ont vite fait d'épouser des garçons dont elles ne savent pas grand-chose. Il suffit qu'ils dansent bien, qu'ils aient des yeux noirs, des airs de conquérants de boudoirs, des bottines vernies le jour où ils vont au bal, pour qu'elles se

laissent conduire à la mairie. En général, ces maris aux mines de gigolos de faubourg sont paresseux et se font entretenir par leurs femmes. Un jour, on les trouve dans une



La porte de la cave par où s'est enfui le meurtrier.

vilaine histoire de stupéfiant, de traite des femmes, de carambouillage, et c'est un ménage de plus qui culbute.

Mme Maisonnat, parlant de son gendre, disait :

— Il est indéfinissable !...



Du balcon de la villa, une femme hurlait au secours.

Il n'était pas violent. Jamais les deux époux ne s'étaient querellés. Mais Guglielmi avait la réputation d'être un faïnéant. Il fréquentait les bars, les champs de courses, allait à la pêche. Les beaux-parents

en avaient pris leur parti, et Marguerite travaillait pour deux.

Ce dimanche-là, Guglielmi et sa femme s'en allèrent sur la Promenade assister au Grand Prix. Ils rentrèrent vers dix-neuf heures, dînèrent tranquillement et sortirent à nouveau vers vingt heures trente.

Une heure après, on vit de la lumière dans la chambre et Marguerite travaillait pour deux.

Ce dimanche-là, Guglielmi et sa femme s'en allèrent sur la Promenade assister au Grand Prix. Ils rentrèrent vers dix-neuf heures, dînèrent tranquillement et sortirent à nouveau vers vingt heures trente. Une heure après, on vit de la lumière dans la chambre et Marguerite travaillait pour deux.

Scène d'ombres tragique ! Dans le même temps, un homme sortit de la chambre et arracha violemment la femme du balcon.

Les deux témoins se précipitèrent vers le pavillon. La porte d'entrée en était fermée. Ils allèrent en hâte chercher une échelle pour escalader le balcon.

Lorsqu'ils eurent réussi à sauter dans la chambre, un spectacle effroyable s'offrit à leurs yeux. Marguerite Guglielmi, complètement nue, gisait, morte, dans le cabinet de toilette, la gorge tranchée. Le corps était, en outre, tailladé de nombreux coups de rasoir.

Il y avait du sang partout, sur le parquet, sur le lit, sur la tapisserie, sur les marches de l'escalier...

L'assassin avait ainsi marqué sa fuite. Il avait changé de pantalon et, en sandales, les mains gluantes, il s'était enfui à travers la campagne.

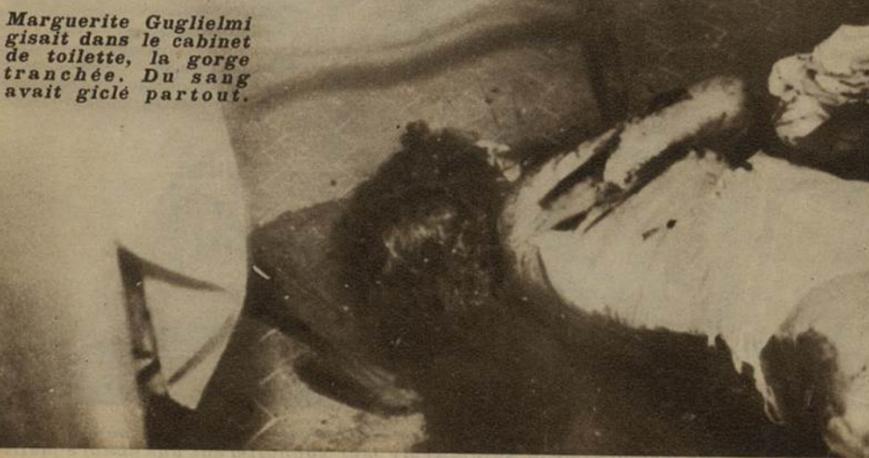
Pourquoi ce crime abominable ? A la suite de quelle discussion, de quel coup de folie ?

Le mystère, cette fois, n'est pas dans l'identité du criminel, qui est toujours en fuite, mais dans le mobile du drame. Un être indéfinissable ! disait sa belle-mère.

Sur le bas-ventre de sa femme égorgée et nue, le misérable avait étendu une serviette blanche.

Cette pudeur d'assassin, qui évoque, une fois de plus, la cause sexuelle avouée ou dissimulée, pourrait sans doute expliquer — mieux que l'argent — ce meurtre atroce.

P. R.



Marguerite Guglielmi gisait dans le cabinet de toilette, la gorge tranchée. Du sang avait giclé partout.

La constipation la ravageait

A 51 ans, elle a retrouvé la santé

Maintenant, elle se priverait de tout, mais pas de son Kruschen

« Depuis ma tendre jeunesse je souffrais de constipation, et j'ai maintenant 51 ans. J'étais amaigrie et j'avais le teint jaune, mais depuis trois ans que je prends des Sels Kruschen, je vous assure que mon teint frais est revenu. Je n'ai plus de maux de tête ni de constipation. Je suis très satisfaite des Sels Kruschen. Mon mari a été très longtemps en chômage cet hiver, eh bien ! nous nous serions privés de tout mais pas de notre Kruschen. »

Mme M..., Arcueil (Seine).

Quand on sait que la constipation est la cause première de 75 % de nos maux et ma-laises, on comprend mieux la nécessité de ne pas la tolérer. Dans ce rôle de stimulant de l'intestin, les Sels Kruschen sont vraiment merveilleux. Chaque « petite dose quotidienne » agit avec sûreté et douceur, et sans que jamais l'organisme s'y accoutume. Le foie, les reins, l'estomac sont eux aussi aidés et stimulés, car Kruschen ne contient pas seulement un sel, mais de nombreux sels qui tous ont leur action propre. Toutes les fonctions se font parfaitement, le sang est maintenu exempt d'impuretés, l'énergie, l'entrain remplacent les idées noires et le découragement. C'est une autre vie qui commence. N'importe quel pharmacien peut vous vendre des Sels Kruschen. Le flacon coûte 9 fr. 75, le grand flacon (suffisant pour 120 jours), 16 fr. 80.

GAGNEZ DE L'ARGENT

en décorant vous-même de jolis objets d'arts appliqués. Voulez-vous occuper agréablement vos loisirs et gagner en même temps beaucoup d'argent ?

Rien ne vous sera plus facile si vous adhérez à la Société des Ateliers d'Art chez Soi qui vous offre gratuitement les outils et les fournitures nécessaires pour exécuter de nombreux travaux d'Arts appliqués.

GRATUIT : UNE PLAQUETTE

illustrée, vous donnant une documentation complète, vous sera adressée dès réception du bon ci-joint.

(Joindre 1 fr. 50

pour

affranchissement).

BON pour une plaquette
SOCIÉTÉ
DES ATELIERS
D'ART CHEZ SOI
(Service V. 69)
14, rue La Condaminé,
Paris (17^e)

8 JOURS à l'essai



En réclame

N° 22. Voiture d'enfant, modèle de luxe, marron, bleu, noir. Caisse garantie tout bois, forme anglaise. Suspension extra souple "Daumont", 4 gros ressorts à boudins, montée sur vaste caisse fermée jusque dans le bas. Garniture capitonnée. Ceinture de sûreté, avec roues flasquées de 25 cm., caoutchouc à alvéoles de 22 mm.

Prix : 288 fr. payable 24 fr. par mois.

Franco de port

1^{er} versement 1 mois après la livraison

Frs 288 payable 24 par mois

DEMANDEZ notre catalogue N° 46

N° 11. — Appareil "REVE IDEAL" pour pellicules 6x9 entièrement métallique, beau gainage, bords métal poli, soufflet peau, viseur iconomètre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis, très lumineux F. 6.3. EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288, payable Frs : 24, » par mois.

N° 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6 1/2 x 11. Frs : 294, », payable Frs : 24.50 par mois.

N° 1. — Appareil photo pour plaques 9x12. Frs : 294, », payable Frs : 24.50 par mois.

BULLETIN DE COMMANDE D 18

Je prie la Maison Girard et Boitte S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer franco les marchandises suivantes :
N° (pour la voiture d'enfant indiquer la teinte).....
au prix de frs. que je paierai frs par mois pendant 12 mois à votre compte chèques postaux Paris 979.

Nom et prénoms le 1933.

Date et lieu de naissance Signature :

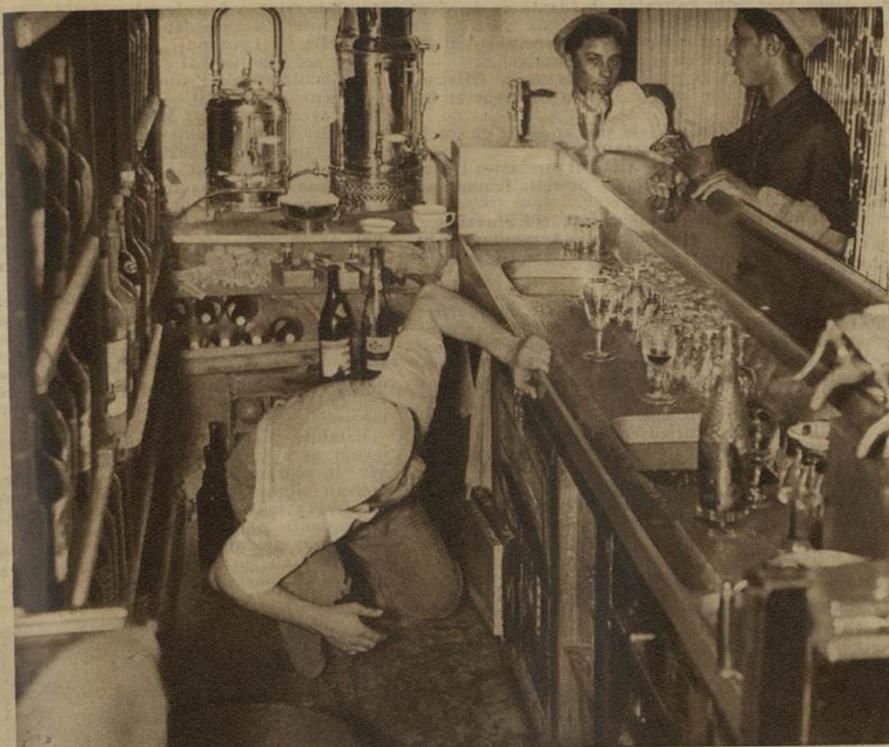
Profession

Domicile

Département

Gare

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)



C'est pour une femme qu'Avarezzi (ci-dessous) tua son vieux « copain » Desole. Le patron du « Perco » n'évita les balles qu'en se cachant derrière son comptoir.

descendre. Sinon, l'affaire est bonne pour toi. »

« Quand j'ai vu Desole entrer au « Bar du Perco », j'ai compris que ce n'était pas pour rire qu'il m'avait dit ça. Desole m'a tiré dessus... Alors, je l'ai « buté »... »

« Desole me reprochait de ne pas avoir envoyé d'argent à Vincent pendant qu'il était en prison. Il m'avait pris en grippe pour ça. Je savais bien que ça finirait mal. »

Avarezzi s'est-il fourvoyé dans un milieu dont il ignore les dures lois de silence, d'entraide et d'obéissance ? Vincent et Desole l'avaient désigné pour abattre Suzy. Avarezzi hésitait, refusait... Mais il en savait trop, désormais, et ce novice pouvait coûter cher, un jour ou l'autre, à la bande de Desole. Il ne restait plus qu'à supprimer Avarezzi. Terrible loi d'un monde où le meilleur silence est celui des morts...

Qui est Suzy ? Sur délégation du juge d'instruction, on l'a entendue à la Sûreté ; mais on la cache, on la protège. Et Suzy, à l'en croire, ne comprend rien à ce qui s'est passé au « Bar du Perco ».

— Je connais Vincent, Desole et Avarezzi de vue, dit-elle. Je tenais autrefois un bar, au bout de l'avenue d'Arcenc, et ces hommes passaient leurs journées chez moi.

« Je n'ai jamais été la maîtresse de l'un d'eux. Quand j'ai vendu le bar, Vincent m'a tourné autour. Je l'ai repoussé. Un soir, il m'a téléphoné que ma cousine de

Saint-Loup était malade, à l'agonie. Je suis partie tout de suite. Mais, dans la campagne, Vincent m'a surprise ; il m'attendait et son coup de téléphone n'était qu'un piège. Il m'a dit, en me mettant le revolver sous le nez :

« — Il me faut 10.000 balles. Et tu vas te mettre au « travail ». Tu seras ma femme. »

« Je me suis échappée de là comme j'ai pu. J'ai porté plainte et Vincent a été condamné à deux mois de prison. Mais je ne comprends pas pourquoi Desole et Avarezzi se sont « choqués ».

Vincent, le mystérieux Vincent dont on ne sait partout que son prénom, pourrait peut-être le dire ? Où est-il ? Nul ne le sait.

L'affaire s'est mal passée. C'est Avarezzi qui devrait être à la morgue, et c'est Desole qui y est allé.

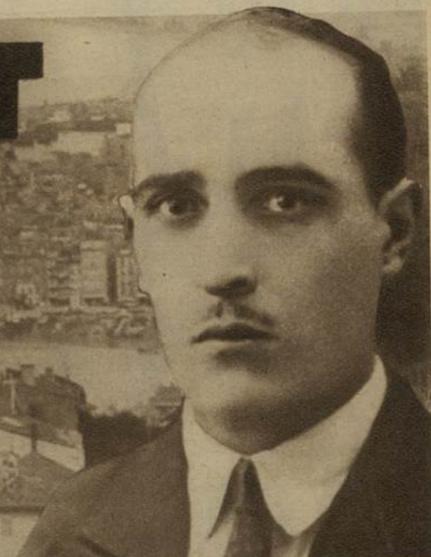
Pour le « milieu », on en a déjà trop dit sur cette affaire. Ce n'est pas l'habitude en ce genre de drames !...

Suzy se cache, grâce à des complicités protectrices. Parce que j'ai su qu'elle logeait provisoirement dans une anonyme maison de la rue de la Joliette, j'ai vu des hommes, des femmes, me mentir, m'assurer que Suzy était inconnue, puis en voyage.

Elle n'est partie que par la suite. Délogée par la curiosité, Suzy s'est enfuie, prudemment, comme traquée. Pour où ? Pour échapper à quel verdict impitoyable et secret ? Peut-être un fait divers nous le dira un jour...

Jean CASTELLANO.

LE VERDICT DE MORT



Traquée par la justice du « milieu » marseillais, Suzy dut s'échapper en auto. Desole (ci-dessus) avait juré de se venger de Suzy qui avait « donné » un ami.

Marseille
(de notre correspondant particulier).

Une ÉQUIPE de policiers, de garde ce dimanche-là à la permanence centrale de Marseille, allait être relevée quand un coup de téléphone apporta brusquement la nouvelle :

— Deux hommes viennent de se tuer... Pour une femme... Il y a des blessés...

— Où donc ? s'enquit fiévreusement le commissaire de service.

La voix, au bout du fil, hésita, chercha une minute dans l'affolement.

— Au « Bar du Perco », avenue d'Arcenc..., 86, avenue d'Arcenc.

— Je vois, fit le commissaire en raccrochant l'appareil.

Et il dépêcha sur les lieux trois inspecteurs.

Il était midi. Dans le « Bar du Perco », avenue d'Arcenc, il n'y avait plus aucun des gens qui, tout à l'heure, dégustaient ces verres remplis d'anis, demeurés éparpillés sur toutes les tables, et dont le parfum chassait les odeurs puantes des savonneries proches.

Mais, sur le trottoir, un homme gisait, inanimé, perdant son sang dans le ruisseau dont l'eau sale s'empourpait. A l'intérieur, le patron Paletta et sa femme se penchaient sur deux hommes qui, élaboussés de sang, gémissaient de douleur.

— Mais c'est une tuerie ! s'écria l'inspecteur-chef Delhomme. Qui est le meurtrier ?

— Il n'est pas là... Il est parti en taxi à l'hôpital. Il est touché, lui aussi.

On ramena dans le bar l'homme étendu sur la chaussée. Les policiers essayèrent de lui parler, de l'interroger. Mais celui-là mourait doucement et sa bouche, écumante de mousse rouge, ne laissait plus échapper qu'un râle affaibli.

Dehors, la foule curieuse, collée aux vitres et attirée par l'odeur du crime, répétait stupidement :

— C'est pour une femme ! Pour une femme !...

Qui l'avait dit ? Personne des témoins du drame n'en savait rien. Mais la foule avait deviné. Et puis, elle a l'habitude !...

Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui a tiré le premier ? A propos de quoi la rixe s'est-elle déclenchée ? Interrogèrent les policiers embarrassés dans cet imbroglio qui leur laissait un mort, deux blessés, un homme en fuite comme champ d'investigation.

— Ça s'est passé en quelques secondes, répondait le patron Paletta, encore tout

pâle derrière son comptoir. Le bar était plein, pour l'apéritif. Il y avait bien une heure que Avarezzi, celui qui a tué, se trouvait là, à boire et à discuter joyeusement, lorsqu'un homme est apparu sur la porte.

« Je le connaissais bien, celui-là aussi : c'était un client, et un ami d'Avarezzi. Je lui ai même dit : « — Bonjour Desole ! »

« Mais il ne m'a pas répondu. Il avait l'air mauvais et il cherchait, des yeux, Avarezzi. Quand il l'aperçut, il porta la main à la poche-revolver de son pantalon.

Avarezzi se levait et sortait, quand un coup de feu claqua. J'ai entendu Avarezzi jurer et crier de douleur. Puis, en deux secondes, trois, quatre coups de revolver se sont succédés. Le bar s'est vidé, mais deux clients ont reçu chacun une balle dans les jambes. Moi, je n'ai eu que le temps de me cacher derrière mon comptoir, pendant la fusillade. Quand je suis sorti, j'ai vu Desole étendu devant la porte, tenant encore en main son browning. Avarezzi, blessé au genou, parlait avec un ami, dans un taxi. Qu'est-ce qui leur a pris ? Je n'en sais rien. Ils n'ont pas dit un mot.

« Ils étaient pourtant bien copins, tous les deux ! »

— Alors, c'est vrai, c'est pour une femme qu'ils se sont fusillés ?

— On ne les a jamais vus avec une femme ici, répondit le patron. Et on ne les avait jamais entendus se chicaner pour une femme...

Règlement de compte ? Pourtant, Edouard Desole, âgé de vingt-neuf ans, travaillait régulièrement au volant de son taxi, et Avarezzi, de cinq ans plus jeune, était cantonnier municipal.

Dans la poche du mort, Desole, on trouva un papier où une main malhabile avait crayonné un nom, un seul nom : « Suzy »...

Suzy ? Était-ce la femme ? Et quelle femme ?...

— C'est à cause de Suzy que vous avez fait ça ? interrogeaient un peu plus tard les enquêteurs à l'Hôtel-Dieu, au pied du lit où était couché Avarezzi, le meurtrier.

— Suzy ? fit l'homme, surpris... Ah ! puisque vous savez, je vais vous dire.

« Suzy est la femme d'un ami, Vincent. Elle est jolie, mais c'est une « garce ». Elle a « donné » Vincent à la police, et Vincent a fait deux mois à Chave. Il est sorti voilà deux jours. Quand on a su que c'était Suzy qui avait « donné » son ami Vincent, on l'a condamnée à mort. Desole voulait que ce soit moi qui l'exécute. Il me relançait toujours. Moi, je ne voulais pas. Vendredi je l'ai rencontré ; il m'a dit :

— Je te donne encore deux jours pour la



HOMME avait figé sur ses lèvres un éternel sourire. Sans conviction, pourtant, il avait fait graver sur la porte du bar : « A. Guibal, Successeur ». Le débit, situé dans un lointain Grenelle, était depuis longtemps délaissé par les chalands. Le nouveau tenancier avait, à contre-cœur, accepté la petite bonne de son prédécesseur, une Poitevine sans malice qu'on appelait Mado. En vérité, Mado, de son vrai nom Madeleine Solon, était une servante dévouée à l'extrême.

Un soir, après la fermeture du débit, Mme Guibal gonfla sa voix mielleuse :

— Cette fille prend avec toi de drôles de façons !

— Madeleine ?... répondit le mari. Penses-tu !... Enfin, si cela te fait plaisir, je vais la renvoyer...

La fille disparut de la vie du couple, mais demeura, comme une ombre falote, dans celle du mari.

Elle revint bientôt dans sa rue. Ils renouèrent une liaison discrète ; ils se retrouvaient à jours fixes dans un petit hôtel de l'avenue Félix-Faure. Guibal avait pensé que ces passades ne tiraient pas à conséquence ; que lui importait, après tout, de revoir cette fille naïve, avec laquelle il était bien certain de rompre quand il voudrait...

C'était en 1923, en cette période heureuse de l'après-guerre où le mercantilisme coulait son âge d'or. Avec son sourire, sa verve bonhomme et un peu de peinture fraîche sur la façade du vieux café, Guibal put se créer une large clientèle et réaliser de sérieux bénéfices.

Ce premier fonds revendu bon prix lui permit d'en acheter un autre dans le quartier Saint-Louis. Mado, fidèle et soumise, l'y suivit. Elle s'engagea comme bonne à tout faire, rue Bichat, à deux pas du nouveau débit. Ils se retrouvaient dans les mansardes de l'immeuble. Puis Guibal, au lieu de remonter lui-même les cafés tombés à rien, trouva plus simple de devenir courtier en fonds de marchands de vins. Il loua, au 2 boulevard Auguste-Blanqui, un second étage sur rue. Sa vie se partagea entre son nouveau commerce et des liaisons sans lendemain.

Dans son métier, avouait-il en riant à son garagiste de la rue Abel-Hovelacque, on a des occasions. Des femmes mariées, surtout. Elles se laissent tomber comme des épis mûrs, et elles sont d'une tranquillité !...

Pourtant, certains soirs, Guibal plissait le front. C'est que venait d'apparaître, sur la porte du garage, une brunette au visage maigre, aux cheveux plats, aux yeux rêveurs : Madeleine Solon, devenue bonne d'un restaurant de l'impasse des Reculettes.

Madeline suivit encore son amant quand celui-ci emménagea boulevard Blanqui ; elle vint offrir ses services à un établissement voisin du domicile de son ami, qu'elle guettait le soir à sa descente d'auto, vêtue de sa blouse de serveuse et chaussée de mauvaises espadrilles.

Parfois, le nouveau courtier laissait percer un peu d'inquiétude devant ces amours tenaces. Mais sa nonchalante bonhomie le ramenait toujours à cette maîtresse accommodante et servile.

Peu à peu, Mado changea d'allure. Elle eut un chapeau neuf et une belle robe rouge. L'automne venu, un manteau de fourrure. Enfin, elle ne travailla plus.

Elle s'installa, au frais de son amant, dans une chambre du septième étage de l'hôtel Bellevue. Elle devint la maîtresse en titre. Guibal, le bellâtre, le don Juan des comptoirs, sembla même ne plus entretenir d'autres liaisons.

Pourtant, à son domicile personnel, où nul ne se doutait de ses fredaines, tous admiraient « ce bon Monsieur Guibal ».

— Mon meilleur locataire ! proclamait Mme Beaumont, sa concierge.

On vantait son affabilité, sa ponctualité, sa fidélité d'époux, sa vigilante tendresse de père.

Chaque midi, chaque soir, en rentrant chez lui, il s'arrêtait en voiture sous les fenêtres de sa femme.

— Ohé ! Suzy, criait-il de la rue, n'as-tu besoin de rien ?...

Et Suzy descendait souvent l'attendre dans la rue. Ils remontaient les deux étages en se tenant par la taille. A quarante ans ! Tous leurs voisins restaient confondus de cette constance dans la tendresse.

— Quel gentil ménage ! répétaient-ils.

■ ■ ■

On ignorait, heureusement, boulevard Blanqui, l'hôtel Bellevue où « ce bon monsieur Guibal » se rendait chaque jour après un long détour.

Madeline Solon, de plus en plus, prenait barre sur son amant. Ce dernier avait même dû l'obliger à changer de chambre car, de la fenêtre de cette pièce, elle pouvait l'apercevoir, à travers deux cours, à son bureau de travail et, sans penser à ses gestes compromettants, elle lui envoyait des baisers et, parfois, au moyen d'une glace, des rayons de soleil dans les yeux.

Ce fut au début de 1930 que Mado fit définitivement corps avec Guibal. Ses rela-

tions avec cette Poitevine obsédante ne devaient être au début qu'une passade. Mais voici que la liaison durait et qu'un grave événement, en février 1930, allait en resserrer les attaches.

Un après-midi, Madeleine se serra frileusement contre son ami, à la fois heureuse et inquiète :

— Plus de doute !... Je suis enceinte de toi !... Guibal, anxieux, se sentit pâlir.

Qu'allait-il devenir ? Allait-il être assez rustre pour se détacher, désormais, de cette femme qui allait être mère ?

Sa maîtresse se faisait maintenant plus douce, plus caressante, mais aussi plus tyrannique dans son affection. Elle retenait, à son gré, Guibal, par ces mots :

— Si, chez toi, on savait !... Le bébé naquit dans une clinique du quartier Croulebarde. Le nouveau-né fut confié à une nourrice. Guibal, en cachette, allait l'embrasser. Quelques mois plus tard, le bambin décédait. L'hôtel retentit brusquement des sanglots de la mère.

— Mon petit est mort !... Elle se jetait furieusement au cou de son amant. A présent, ils étaient liés par un douloureux secret.

Cette brève maternité avait avivé en Madeleine une jalousie fébrile. Elle étendit, à la longue, son emprise envahissante sur les moindres gestes de son amant.

Guibal aimait la grande vie : l'auto, les plages, les fêtes foraines, les longs voyages. Allait-il passer quelques jours à la mer ? Sa maîtresse descendait dans les hôtels voisins. Ils se rencontraient à la brune, parmi les rochers de la grève.

A Saint-Malo, à Nice, à Ostende, à Perros-Guirec...

Le courtier partait-il à l'étranger ? Mado avait

sa place retenue dans le même rapide, une chambre louée d'avance dans le meilleur palace de Bruxelles, à Lausanne, à Turin, à Séville...

Il y eut plus. Guibal dut bientôt rendre compte à sa maîtresse de l'emploi de son temps hebdomadaire. Voulait-il passer une soirée au spectacle avec les siens ? Madeleine en était choisisait un fauteuil à côté de lui. Pas une seule fois, depuis 1929, Guibal ne put aller soit au théâtre, soit au cinéma, sans que sa maîtresse n'ait été assise soit près de lui, soit dans son voisinage !

Il est même invraisemblable que Mme Guibal ne se soit pas sentie talonnée par cette femme aux allures insolites qui se retrouvait toujours là où était son époux.

La jalousie effrénée de Madeleine Solon n'avait pas menti encore. En juillet 1931, elle aperçut une femme inconnue dans la voiture de son amant. Elle supportait mal l'épouse légitime du courtier ; la présence d'une rivale directe la jetait dans un trouble insensé, secoué de crises nerveuses. Il fallut la soigner quatre jours. Le médecin conclut à l'hystérie.

Rétablie, Mado exigea que le courtier l'emménât avec lui, chaque matin, dans sa tournée de représentant. Vers les huit heures, arrivait devant l'hôtel, klaxonnait et faisait monter sa maîtresse dans sa voiture. Et cela à cinquante mètres de son domicile !...

Les deux amants rentraient vers une heure et passaient souvent ensemble, à l'hôtel, tout leur après-midi. Ainsi, l'ancienne servante avait acc-

Dans l'immeuble bourgeois du 2, boulevard Auguste-Blanqui (à droite), Guibal passait pour un mari et un père parfaits. Il en donna, d'ailleurs, toutes les apparences au cours d'une vie familiale qui se déroula sans heurts, joyeuse et prospère, jusqu'au jour où il se résolut à une atroce cassure.

paré corps et âme son premier maître. Le soir, seulement, rendu à la liberté, le courtier redevenait « ce bon monsieur Guibal ». Il reprenait pour quelques heures sa bonhomie légendaire.

Mais l'emprise de « l'autre » était complète.

■ ■ ■

A tout prendre, Guibal était encore, en 1928, un brave homme. Ses succès commerciaux n'avaient été, souvent, que ce qu'on appelait alors de « bonnes combines ». Entraîné dans le remous de la belle époque des affaires, le courtier s'était laissé porter par le courant, sans bien comprendre.

En 1929, à son commerce de marchand de fonds, Guibal joignit celui de représentant en spiritueux. Il signa d'importants contrats avec plusieurs entreprises de Bercy.

Sa fortune avait augmenté très rapidement. Sa renommée s'étendait à tous les débits de vins de la banlieue-Est de Paris. A sa 5 CV. du début, il avait substitué une 10 CV., puis une 15 CV. Il devint un des potentats de la Halle aux Vins. On le surnomma même le « roi de la limonade ». On admirait sa chance, sa persévérance et son allant jovial.

Dans le fond, Guibal n'était qu'un bonhomme sans consistance dont la vie, jusqu'alors, ne s'était obscurcie que d'une ombre : une petite servante du Poitou, sans esprit et sans beauté, était devenue, presque malgré lui, la rivale préférée de sa femme.

A cette première ombre s'en ajouta une autre : la crise.

Guibal n'était pas retors en affaires. C'était un chanceux. La débâcle des valeurs se chargea de le remettre dans le rang.

Il ne pouvait plus, maintenant, recourir à sa veine insolente. Son étoile tourna. Lui qui avait réussi des négoce colossaux, tel l'achat et la revente de la buvette du Palais de Justice, vit fondre entre ses doigts d'imposants capitaux.

Sa fortune s'émietta au vent de la crise commerciale. Il ne sut même pas en retenir les bribes. Un autre aurait tenté de remonter le courant. Guibal, lui, avait gagné sa fortune avec une trop grande aisance. Il n'eut ni le courage ni l'ampleur de reprendre une tâche devenue difficile.

Il glissa donc, pour conserver son onéreux train de vie, aux pires expédients. Il sombra dans l'escroquerie. Il pensait toujours qu'un coup particulièrement heureux l'aiderait à se rétablir ; on oublierait bien vite ses louches transactions. Il s'embourba au contraire davantage. Il devint une épave, un instrument, dans les mains des bandes noires de Bercy.

Guibal accumula les dupes. Tant et si bien que, au début de 1933, il n'aurait pu découvrir

une chas...
palace...
ville...
dre comp...
mps heur...
e au sp...
ait. Il lé...
Pas us...
put all...
as que...
e lui, s...
Mme Gu...
par ces...
retrouv...
olon an...
percut...
on aman...
du cou...
te la lé...
prises ne...
jours. L...
tier l'em...
sa tou...
heures...
et fais...
Et cel...
!...
e heure...
tout leg...
avait ac...
le cour...
Guibal...
l'homie...
omplète...
en 1928...
iaux n'a...
ait alor...
le remou...
courtier...
int, sans...
chand de...
représen...
portants...
prises de...
rés rapi...
it à tous...
lieue-Est...
début, il...
puis une...
entats de...
arnomma...
de ». On...
érance et...
ait qu'un...
dont la...
obscurité...
servante...
s beauté...
é lui, la...
n ajouta...
affaires...
e des va...
dans le...
nt, recou...
e tourna...
es colos...
à buvette...
entre ses...
la crise...
retenir...
remonter...
fortune...
i le cou...
he deve...
onéreux...
sombra...
rs qu'un...
ait à se...
louches...
e davan...
nt, dans...
si bien...
découvrir

une nouvelle victime dans la banlieue où il régnait jadis. Il avait trop pratiqué l'escroquerie au fonds de commerce. Il s'était « grillé ».

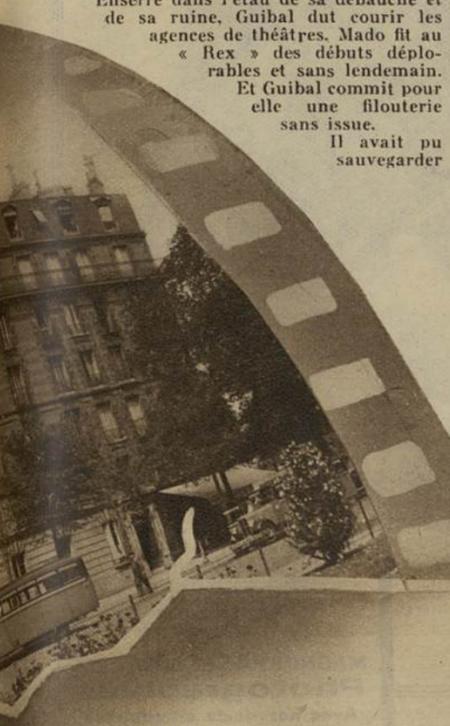
Il ne lui resta plus qu'un nom, encore honorable, et pas mal de bons amis. Il savait que, présentée par lui, une traite serait immédiatement endossée ou escomptée. Guibal émit donc une grande quantité de fausses traites et mit ses amis intimes en coupe réglée. De janvier à juillet, il écroula ainsi un million de traites falsifiées. Il encaissa 30.000 francs par ci, 30.000 francs par là. Une dame Charobert, à Issy, veuve de son meilleur camarade, lui abandonna, sur des garanties illusoire, 300.000 francs en espèces.

En fin juillet 1933, le courtier commit une faute plus grossière : il extorqua au ménage Quenain, de Charenton, une somme de 56.000 francs. Les Quenain exigèrent un remboursement immédiat. Faute d'obtenir satisfaction, ils portèrent plainte.

Guibal avait joué sa dernière carte. Il n'avait pas prévu un naufrage aussi rapide. Sa culbute soudaine l'atterra. A la veille de son échéance d'août, il se sentit perdu...

On eût juré que sa maîtresse avait attendu cette passe critique pour se montrer plus impérieuse. Prise, soudain, d'un goût inexplicable pour le music-hall, elle voulut être danseuse. Il fallut des toilettes et des professeurs. Guibal tenta de lui faire comprendre sa gêne. Elle lui cloua la bouche.

— Et si ta femme savait que j'ai eu un enfant de toi ?



En serré dans l'étau de sa débauche et de sa ruine, Guibal dut courir les agences de théâtres. Mado fit au « Rex » des débuts déplorables et sans lendemain.

Et Guibal commit pour elle une filouterie sans issue.

Il avait pu sauvegarder

jusqu'au bout son masque d'homme intègre et d'époux fidèle. Maintenant, tout s'écroulait. Le courtier marron se trouva placé devant un terrible dilemme : tenir jusqu'au bout ou fuir sans attendre.

Tenir ? C'était pour lui la prison ; pour les siens, le déshonneur et la ruine ; pour Mado, une misère dont elle allait cruellement se venger.

Fuir ? C'était peut-être rester libre, pouvoir ramener sa maîtresse, avoir la possibilité de se refaire une vie sous d'autres cieux.

Mais, dans ce cas, que deviendraient les siens, sa femme, son fils, poids inutiles et encombrants ? C'est alors que l'idée monstrueuse germa dans le cerveau de l'inconsistant Guibal. Il résolut de faire table rase avec tout son passé.

Sa maîtresse accepta de partager sa déchéance. Guibal la voulut complète et sans retour. La jeune femme accepta encore. Ils convinrent du jour, de l'heure, des moyens. Ils préparèrent leur fuite. Et le courtier, avec un calme féroce, exécuta lui-même, de six coups de browning, l'effroyable cassure.

« Préfecture Police. — Direction P. J. criminelle Paris vous informe que ce 7 août, au domicile occupé, 2 boulevard Auguste-Blanqui, par les époux André Guibal et de leur fils, on a découvert les cadavres de la femme Guibal et de son fils Roger. La mort paraît remonter au 2 août ; le meurtrier ne paraît être autre que le nommé André Guibal, qui a quitté son domicile dans la matinée dudit jour et a fui en compagnie de sa maîtresse, la nommée Madeleine Solon. Signalement suit. Prière de rechercher activement ce couple, de procéder à son arrestation et d'en aviser de toute urgence la P. J. criminelle, 36, quai des Orfèvres, Paris. »

Tel fut le texte exact du télégramme que M. Xavier Guichard expédia à toutes les polices et à tous les postes frontière français, le soir même de la découverte des deux cadavres que le courtier assassin avait laissés derrière lui.

On connaît trop les circonstances affreuses de ce double meurtre comploté entre les amants : T. S. F. favorisant le crime, sonnerie d'entrée et téléphone coupés, lettres hypocrites. Tout cela suait la préméditation.

Deux points, cependant, demeurèrent mystérieux.

Premier point. — Dans quel ordre Guibal abattit les siens ? L'autopsie a révélé que les malheureux avaient les entrailles vides. Ils venaient donc de se lever. La femme était étendue sur un balai mécanique. Elle avait la tête recouverte d'un oreiller.

Le fils était allongé, en pyjama, dans la cuisine. Sur l'évier, était posée une cuvette d'eau savonneuse. On peut reconstituer le drame. La T. S. F. jouait des marches assourdissantes. Mme Guibal faisait son ménage ; le meurtrier s'approcha d'elle et l'abattit de deux balles tirées en pleine poitrine. L'infortunée s'écroula en râlant.

En dépit de la musique, Roger Guibal entendit les détonations. Il accourut et entrevit l'affreuse scène, du seuil de la cuisine. Il vit le bras et l'arme qui se tendaient vers lui. Sans rien comprendre à cette tuerie, l'esprit chaviré, il tomba raide mort.

Une voisine a entendu des plaintes ce matin-là. Il est probable que la femme du courtier respirait encore et qu'il dut l'achever de deux balles dans la tempe. Pour étouffer son dernier râle, il lui jeta sur la tête un oreiller.

Mais la mère et le fils avaient pu voir, avant de mourir, le geste de celui qui, hors de toute vraisemblance, les mitraillait avec sauvagerie. Que l'on songe un instant aux douloureuses secondes qu'ils ont dû vivre, en apercevant devant eux un assassin impitoyable qui, jusque là, avait été pour eux le plus tendre des époux et le meilleur des pères, combien fut terrifiante cette soudaine révélation !...

Second point obscur : la préméditation et la fuite des deux amants. Madeleine Solon savait d'avance que son amant allait accomplir un double assassinat. Peut-être l'y a-t-elle incité entre deux caresses.

Nous avons retrouvé le chauffeur Bertrand qui chargea Mado devant l'hôtel Bellevue, à huit heures du matin, le jour du crime.

— Porte d'Orléans ! me cria-t-elle très haut, nous a raconté le chauffeur ; une fois dans le taxi, elle modifia sa destination : « Métro Corvisart ! » ordonna-t-elle. Je restai au moins quarante minutes avec elle devant cette station de métro. Ma cliente me sembla très agitée. Vers neuf heures, un individu qui pilotait une voiture Peugeot vint la prendre...

Cet homme, c'était André Guibal, venant de perpétrer son odieux forfait. Il avait conservé son sourire. Il s'en alla, sous le nom de sa maîtresse, louer à Neuilly une voiture plus rapide.

Et l'infamante randonnée commença, course à la mort qui devait s'étendre sur plus de deux mille kilomètres. Le couple gagna le Midi à longues étapes. Les amants sinistres croyaient trouver, très loin, une vie ignorée et nouvelle. Ils ne pouvaient plus que fuir devant le châtiement.

Ils atteignirent la côte et se réfugièrent à Marseille. C'est dans cette ville que Guibal apprit la découverte de son double crime. Déjà, les mailles du filet se resserraient sur eux. Leur nom courait sur les antennes. Affolé, le courtier écrivit aux siens lettres sur lettres, annonçant son suicide.

Mais il ne voulait pas mourir. Guibal avait tué pour vivre. Il voulait lutter encore. Il écrivait seulement pour brouiller les pistes. On connaît Marseille, et lui, en toute hâte, remontait vers le Nord.

Il arriva à Moulins, mardi soir, hâve, exténué, traînant à son bras une maîtresse crispée de peur. Elle voulait fuir encore et lui ne pouvait plus. Ils passèrent ensemble leur dernière nuit : leur sommeil agité ne fut qu'un long cauchemar. A l'aube, Guibal lut dans les journaux du centre le signalement de sa voiture. C'était fini. Les gendarmes barraient les carrefours, visitaient les hôtels. Il était traqué ; il était pris. C'était, pour lui, la justice ou la mort.

Mais il ne voulait pas laisser à un autre une femme pour laquelle il avait brisé sa vie, pour laquelle il était devenu assassin. Il tira donc une troisième fois son arme et visa sa maîtresse. La misérable, n'ayant même plus la force d'appeler à l'aide, chercha en vain à éviter les balles. La huitième l'atteignit en pleine face.

Guibal s'allongea sur le lit, à côté de son troisième cadavre. Il approcha de son front le canon encore chaud. Il pressa la gâchette. Et il resta là, pantelant, l'œil vitreux, mais vivant, incapable de s'achever. L'arme était vide...

Il entendait venir le châtiement. Les gendarmes enfoncèrent sa porte. Un cri général d'effroi retentit. Puis, étroitement sanglé sur une civière, le courtier perçut les rumeurs hostiles de la foule :

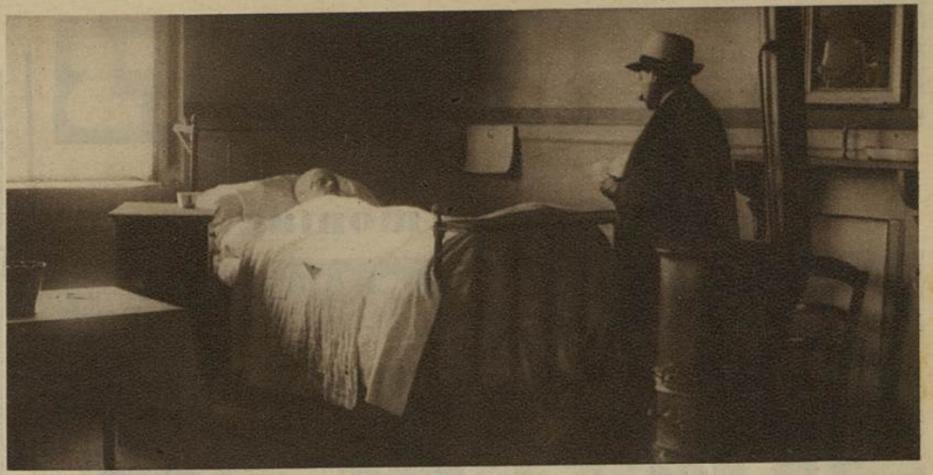
— Assassin !... Assassin !... A mort !...

Son agonie dura trente heures. Trente heures durant lesquelles il redouta d'être sauvé, d'être jugé et puni par la justice des hommes. Il mourut dans la nuit...

André Guibal avait osé ébaucher le rêve hallucinant et monstrueux de refaire sa vie après avoir massacré sa femme et son fils.

Le bonheur ne s'édifia jamais sur des cadavres...

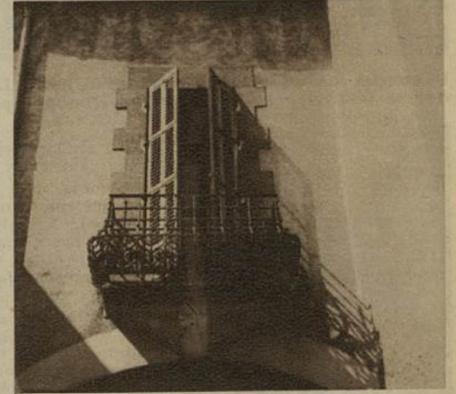
Emmanuel CAR.



Après avoir froidement assassiné sa maîtresse — sa troisième victime — Guibal (ci-dessus, dans une chambre de l'hôpital de Moulins) s'étendit sur un lit et se fit justice.



La Peugeot bleue 4091 R. F. 9 louée par le couple sinistre pour fuir en province.



La chambre dite « chambre des mariés » qu'ils louèrent dans un hôtel de Moulins.



M. Guillaume (à gauche), commissaire divisionnaire de la P. J., et le brigadier-chef Moreux enquêtent sur les lieux du drame.



Le patron de l'hôtel Bellevue et le chauffeur Bertrand qui conduisit Madeleine Solon au métro Corvisart, le jour tragique.



A peine venait-il de massacrer sa femme (dans la salle à manger, à droite) et son fils (dans la cuisine, à gauche), que Guibal n'avait plus qu'une idée : refaire sa vie avec Madeleine, celle qui avait été la mère de son autre enfant (ci-dessus).

DIVERS FAITS

La folle de la montagne



De gauche à droite : Joseph Prisset, le gen- darme Geffray et le détective Rochat. La famille Ferroud (ci-dessus) prodigua les premiers soins à la malheureuse rescapée



Les sauveteurs s'engagèrent dans les pierriers.

Ancey (de notre correspondant particulier).

« Séraphine a disparu !... »

Le 26 juillet, la famille Prisset, composée de la mère, du fils Joseph, trente-huit ans, et de sa femme, était allée faner au chalet de la Côte, à une heure de chemin dans la montagne.

On avait emmené la Séraphine. La pauvre fille était faible d'esprit. Depuis 1913, où un énorme incendie avait détruit le hameau de Montagny, dans la commune d'Arith, elle avait perdu la mémoire. La peur lui avait tué l'esprit.

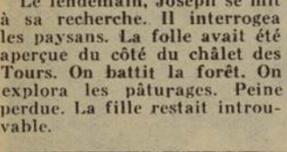
La montagne se drapait dans son manteau multicolore de prés verts, de champs dorés et de forêts noires. En bas, c'était la vallée des Bauges, florissante et prospère. En haut, c'était l'âpre solitude de la montagne.

Soudain, comme elle faisait la vaisselle, Mme Prisset s'aperçut que sa fille n'était plus là. Elle sortit sur le pas de la porte et cria :

— Séraphine ! Séraphine !... L'écho répéta cet appel. Mais nulle réponse ne vint rassurer la mère. Le soir vint, apportant l'angoisse du mystère et de la nuit. Séraphine ne rentra pas. L'innocente était perdue. La montagne dressait sa masse hostile contre l'horizon empourpré.

Séraphine avait disparu...

Le lendemain, Joseph se mit à sa recherche. Il interrogea les paysans. La folle avait été aperçue du côté du chalet des Tours. On battit la forêt. On explora les pâturages. Peine perdue. La fille restait introuvable.



Quand les sauveteurs redescendirent dans la vallée des Bauges, les habitants de Montagny se groupèrent pour commenter l'événement et les féliciter de leur courage.

La gendarmerie fut alertée. On organisa des recherches.

Et déjà, dans le village, les langues commençaient à marcher. « La Séraphine, disait-on, n'avait pas disparu. On l'avait fait disparaître. C'était un bon débarras pour la famille. »

Et les jours passaient.

La Séraphine avait disparu ! Son nom, crié aux échos de la montagne, était tu maintenant. L'espoir de retrouver la femme mourait avec chaque minute, malgré les battues effectuées par trente volontaires, malgré les explorations qui s'étaient étendues jusqu'à Saint-Offenges-Dessous et sur les flancs du Mont-Revard.

On annonçait à tous les membres de la famille la perte de l'enfant. Sa sœur, la croyant morte, arrive au village, munie d'une couronne funèbre...

Enfin, après dix jours de...



Chancelante, Séraphine s'appuya sur son frère.

Après avoir reçu les premiers soins dans la ferme de M. Ferroud, Séraphine fut ramenée au village. Sa mère, en pleurant, ouvrit tout grand ses bras à la fille qu'elle n'espérait plus revoir vivante.

Tandis que Zita, fière d'avoir sauvé une vie humaine, aboyait joyeusement.

M. C.

Fière d'avoir sauvé une vie humaine, Zita aboyait joyeusement.

Détective a raconté à plus d'une reprise les exploits de la chienne Zita. Une fois de plus, elle devait se signaler.

Dès les premières heures du dimanche 6 août, M. Rochat et sa chienne Zita arrivèrent au chalet de la Côte.

Les recherches commencèrent aussitôt. Elles devaient durer plusieurs heures.

On fit respirer à la chienne un vêtement de la disparue. La bête, le museau contre terre, prit la direction de Cusy. Rochat, Joseph Prisset et quelques volontaires suivaient la bête, dont on réfrénait l'allure. A travers pierriers et broussailles, on commença l'escalade de la montagne. Zita allait de l'avant, sans hésitation, avec une ardeur croissante.

Soudain, elle aboya faiblement. Dans un fourré, il y avait une femme. Amaigris, les vêtements en loques, les membres saignants, c'était un fantôme tragique qui se dressait parmi la splendeur de la forêt.

Séraphine était vivante. Joseph Prisset s'approcha d'elle. Son visage s'éclaira d'un sourire baigné de larmes. Mais l'émotion avait été trop forte. Une syncope abattit la folle sur un lit de mousse.

Il y avait douze jours que la fille des Prisset errait dans la montagne. Douze jours qu'elle ne se nourrissait que de myrtilles et de framboises.

Après avoir reçu les premiers soins dans la ferme de M. Ferroud, Séraphine fut ramenée au village. Sa mère, en pleurant, ouvrit tout grand ses bras à la fille qu'elle n'espérait plus revoir vivante.

Tandis que Zita, fière d'avoir sauvé une vie humaine, aboyait joyeusement.

M. C.

Fière d'avoir sauvé une vie humaine, Zita aboyait joyeusement.

Détective a raconté à plus d'une reprise les exploits de la chienne Zita. Une fois de plus, elle devait se signaler.

Dès les premières heures du dimanche 6 août, M. Rochat et sa chienne Zita arrivèrent au chalet de la Côte.

Les recherches commencèrent aussitôt. Elles devaient durer plusieurs heures.

Après avoir reçu les premiers soins dans la ferme de M. Ferroud, Séraphine fut ramenée au village. Sa mère, en pleurant, ouvrit tout grand ses bras à la fille qu'elle n'espérait plus revoir vivante.

Tandis que Zita, fière d'avoir sauvé une vie humaine, aboyait joyeusement.

M. C.

Fière d'avoir sauvé une vie humaine, Zita aboyait joyeusement.

Détective a raconté à plus d'une reprise les exploits de la chienne Zita. Une fois de plus, elle devait se signaler.

Dès les premières heures du dimanche 6 août, M. Rochat et sa chienne Zita arrivèrent au chalet de la Côte.

Les recherches commencèrent aussitôt. Elles devaient durer plusieurs heures.

DEMANDEZ

SCANDALE



4 fr.

Septembre PHOTO AVEC HORS-

PAUL GUICHARD par J.-L. MARCELLE
UN EMPISONNEUR GENTILHOMME par Léon TREICH
LES PILLARDS DU DÉSERT par Jean FEUGA
QUELS SONT LES CRIMES DE MATA HARI ? par Paul ALLARD
LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉVADE par Jean LASSERRE
CRUX DU RAIL par J. GRIMOD

100 MAGNIFIQUES ET CURIEUSES Photographies Avec hors-texte en couleurs

SEINS LA PARURE DE LA FEMME
Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite. M^{me} W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

AVIS

Le Détective ASHELBE reçoit tous les jours de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vœu de faire connaître gratuitement et discrètement, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M^{me} BOS, 67, rue Rochechouart, Paris.

GRINGOIRE

LE GRAND HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

commence cette semaine la publication de

SUR LES PAS SANGLANTS

SOUVENIRS VÉCUS PAR

RENE FARALICQ

ancien commissaire divisionnaire à la police judiciaire

PASSIONNANT !

Le vendredi - 14 pages de grand format : 0 fr. 75

Vente directe du fabricant aux particuliers - franco de douane



100.000 clients par an - 30.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue français gratuit. MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

Sans rien payer d'avance, demandez-nous

L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE de 900 à 1900

par Léo CLARETIE

Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres, docteur ès lettres.

4 beaux volumes format 17x25 cm contenant 2.600 pages dans une élégante reliure peau, inscriptions et filets or aux dos. I. DES ORIGINES A 1600. - II. LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. - III. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE. - IV. LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Prix des 4 volumes reliés, franco en France : 160 francs payables 20 francs après réception 20 francs par mois ou au comptant 145 francs.

ŒUVRE REMARQUABLE couronnée par l'Académie Française

BULLETIN à envoyer, signé ou copié, à DÉTECTIVE - PUBLICITÉ 35, rue Madame, PARIS (VI^e)

Veillez m'adresser franco en France l'Histoire de la Littérature française, de Léo Claretie, 4 volumes reliés au prix de 160 fr. que je paierai par versements mensuels de 20 fr.

- Ou au comptant : 145 fr. ci-joints, ou contre remboursement :

Nom, prénom _____
Profession _____
Domicile _____

SIGNATURE :



Dans les dunes, près du Ranch California, le Parquet de Bruges enquêtait.



M. Thoronde avait aperçu, à minuit, errer la belle couturière d'Ostende.



M^{me} Clement atesta que son pensionnaire était rentré avant 11 heures 30.



Valère Wyffels tenait à Thielt un café appartenant à son frère Oscar.



M^{me} Bauwens (ci-dessus) et son mari (ci-dessous avec elle) furent interrogés.



Ostende (de notre envoyé spécial).

Il est quatre heures de l'après-midi. Le jazz du « Ranch California » déchaine ses rythmes syncopés. Sur la terrasse, des couples dansent. Ils sont en pyjama de plage. La mer n'est pas loin et, tout à l'heure, sonnera l'heure du bain quotidien.

La vie mondaine a repris son cours. Par-dessus la clôture en planches du « Ranch », on aperçoit les dunes, l'étendue tragique de sable blanc piqué d'oyats. C'est de là qu'on a retiré, il y a huit jours, le corps de Marguerite Scheyns, la belle couturière de la Chaussée de Nieupoort, qui n'est plus maintenant que l'enterrée vivante d'Ostende. Des hommes armés de pelles creusent, retournent le sable, le passent au tamis.

La justice poursuit ses recherches... Soudain, quelqu'un murmure : — Voilà le Parquet !... Une auto s'arrête. Des hommes en descendant, dont les vêtements sévères tranchent en noir sur les costumes multicolores des baigneurs venus là, en curieux.

Sur la piste du « California », les danseurs ont cessé de tourner joyeusement. Des regards inquiets dépassent le faite de la clôture et fouillent le groupe sombre qui arpente les dunes.

Mais un coup de cymbale... Les saxophones reprennent leurs chants alertes, scandés par les accords du piano. Et les baigneurs au corps de cuivre et les femmes mouillées dans leur pyjamas de plage se laissent ressaisir par l'ardeur de vivre.

■ ■ ■

On a arrêté Oscar Wyffels et son jeune ami Van Bockrick. On les a accusés d'un crime horrible. Marguerite Scheyns devenait une femme encombrante ; sa jalousie, exacerbée par les multiples infidélités de l'officier du S. S. Princesse Marie-José, la poussait à faire des révélations dont dépendaient la situation et la liberté de son ancien amant.

Il fallait l'empêcher de parler. Il fallait faire taire à tout jamais cette bouche menaçante. Quoi de plus facile ? On attire la femme dans un guet-apens, on la supprime en l'enterrant dans le sable. Sa mort arrangera tout.

C'est, avons-nous dit la semaine dernière, cette version que, dans le calme de son cabinet de travail, dont les hautes fenêtres dominent le port des malles de Douvres-Ostende, M. Spillaert, commissaire de police à la délégation judiciaire de Gand, avait établie.

Il s'était servi pour cela des déclarations recueillies au cours de sa première enquête, et des soupçons personnels qu'il avait eu en relisant un premier rapport, celui du 8 juillet, celui qui concernait la disparition de la couturière.

— Attendons le cadavre ! avait-il dit. Le cadavre trouvé, la culpabilité de Wyffels était démontrée, son arrestation décidée, son incarcération maintenue...

Dès lors, le policier avait ordonné de faire toutes les recherches susceptibles pour accréditer sa version du crime.

De son côté, le Parquet de Bruges, M. Van Oye en tête, s'était mis à l'œuvre. Et le doute pénétra alors dans tous les esprits. Un doute affreux. Si l'on relâchait Wyffels et Van Bockrick, ne laisserait-on pas impunis les auteurs d'un crime atroce ? Si on gardait dans la vieille prison de Bruges l'officier marconiste et son ami, ne commettrait-on pas une erreur judiciaire ?

Il n'y a aucune preuve contre Wyffels et Van Bockrick, constatait le Parquet. Tout au plus, des soupçons, des présomptions, graves il est vrai, contre Wyffels. Et on remit Van Bockrick en liberté.

— Je suis certain que Wyffels est coupable, affirmait l'athlétique commissaire Spillaert, et je le prouverai.

Il était moins catégorique sur le compte de Paul Van Bockrick et de Mme Bauwens. Il avait accusé celle-ci de complicité.

Il s'en fallut de peu que son arrestation fût décidée. Mais, en face de cette jeune femme de vingt-cinq ans, dont le rire joyeux, le visage éclatant attestaient la joie de vivre, il n'avait osé appuyer son accusation.

Le doute planait... un doute qu'il fallait lever au plus tôt.

C'est pourquoi on voyait rôder à toutes heures dans les dunes et autour des palissades du « Ranch California » ces silhouettes larges et sombres, dont les allées et venues troublaient les ébats des danseurs.

■ ■ ■

Nous sommes allés voir les parents de Marguerite Scheyns. Ils habitent avec leur fille, Mme Bauwens, dans une petite maison blanche, garnie de volets verts, à l'extrémité de la Chaussée de Nieupoort.

Le malheur est entré dans leur maison et le champ de croix du cimetière qui s'étale devant leur fenêtre leur rappelle qu'ils avaient une fille et qu'elle n'est plus, maintenant...

Marguerite... Ils en parlent avec des mots et des gestes d'adoration. Les deux pauvres vieux, dont les épaules plient sous le faix de plus de quatre-vingts ans, pleurent, dans un langage mêlé de français et de flamand, les mérites de leur fille. Elle était si belle... si adroite de ses mains... si vive d'esprit, si gaie de caractère.

Son sourire... ce n'est plus à l'heure actuelle qu'une pauvre chose rongée par la mort. — Croyez-vous Wyffels coupable ? ai-je demandé.

La mère a levé la main d'un air fatigué : — Qui voulez-vous que ce soit... Si ce n'est lui, qu'on découvre le coupable et qu'on venge notre fille !

Nous avons vu aussi les amis, les parents de l'officier marconiste. Eux, sont persuadés de son innocence.

A Thielt, charmant village dont les maisons de briques rouges se pressent contre l'église à la flèche pointue, nous avons vu M. Valère Wyffels ; le frère de l'inculpé gère un petit établissement, tout à la fois cinéma et brasserie, dans une antique maison flaman-



On découvrit le cadavre de Marguerite Scheyns dans les dunes de Mariakerke, où elle avait été enterrée vivante

L'OMBRE DU DOUTE

bien me faire part du résultat de ses recherches.

La fraude ?... il était impossible d'en faire à bord du S. S. Princesse Marie-José...

Mais là n'est pas la question pour lui. C'est de savoir si Oscar Wyffels est ou n'est pas coupable de la mort de Marguerite Scheyns.

— J'affirme que non, dit-il en frappant du poing sur la table.

« Pourquoi Wyffels aurait-il tué sa maîtresse dans un lieu où il avait été vu durant toute la soirée avec elle ? N'était-il pas plus simple de l'entraîner vers la digue où la marée venait battre à cette heure nocturne et de la pousser par-dessus le parapet ?

« Pourquoi la dépouiller de son sac et de ses bijoux avant de faire crouler sur elle le sable ? Pour simuler l'attaque d'un rôdeur ? Quel besoin alors de faire disparaître le cadavre ?

« Marguerite Scheyns qui, durant toute la soirée, avait éprouvé son ancien amant, n'aurait-elle pas été victime justement d'un de ces hommes à l'allure équivoque que l'on voit rôder dans les dunes, en quête de mauvais coups ?

« Enfin, Oscar Wyffels possède un alibi irréfutable. Il est rentré à 11 heures 26. La logeuse, Mme Clément, et ses filles sont là pour l'attester.

« — Nous faisons nos confitures, ce soir-là, disent-elles. Vous savez, il y a une question de minutes pour les réussir convenablement. A 11 h. 26, il fallait retirer la marmite du feu. Au moment où j'empoignais celle-ci, la porte s'est ouverte, Wyffels est entré. Il nous a dit bonsoir, nous avons bavardé et il est monté se coucher. Le lendemain, très gai, il s'est rendu à une réunion de colôniaux.

« Cette déposition concorde avec les dires de Van Bockrick, qui déclare avoir reconduit son ami jusqu'à son domicile. Il était alors 11 heures et quart. Avec celle également de Mme Bauwens qui atteste que ses deux amis sont partis avant 11 heures.

« Or, à 11 heures 26, à l'heure où Wyffels se couchait, Marguerite Scheyns était encore vivante, puisqu'à minuit, M. Thoronde, chef de réception du « California », l'apercevait sur la terrasse de Mme Bauwens et la faisait fuir.

« N'est-ce pas un alibi suffisant !... » J'écoutai parler l'homme. Il y mettait toute sa flamme, toute son ardeur...

Mais je me souvenais aussi qu'il suffit d'un rien, d'une faille dans la vie d'un homme honnête pour en faire un criminel. N'était-ce pas le cas de Wyffels ? Le joyeux luron, le coureur de femmes, le gai compagnon de beuveries, lassé des poursuites, des menaces de cette ancienne maîtresse, n'avait-il pas glissé au crime ?

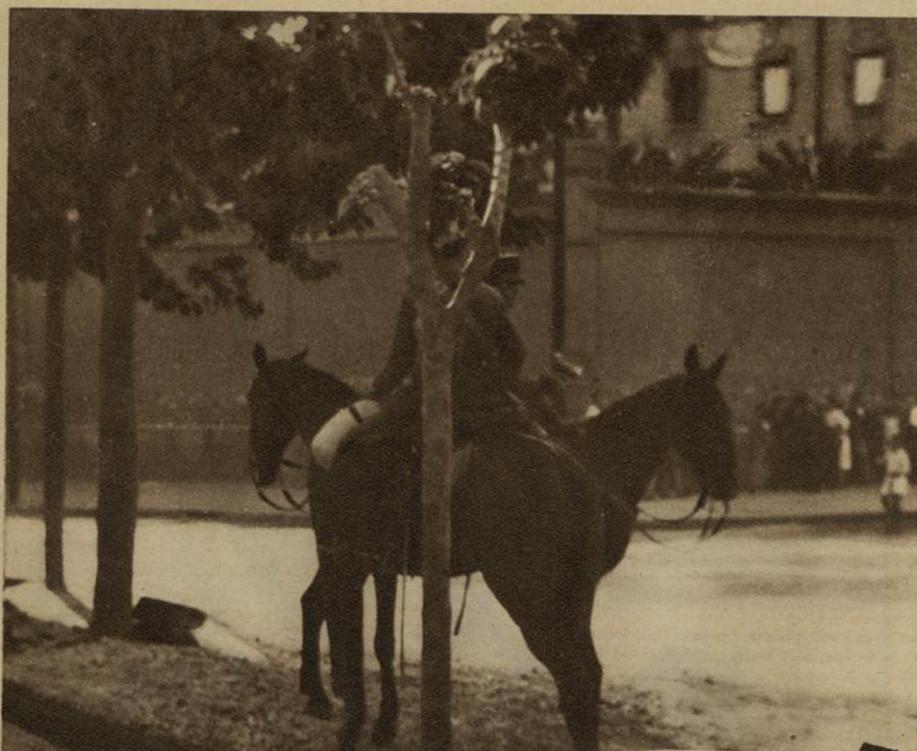
— Il est innocent, affirme de nouveau le commandant de gendarmerie.

— Il est coupable, déclare plus violemment encore le commissaire Spillaert...

Et, entre ces deux pôles, le Parquet de Bruges oscille...

Etienne HERVIER.

(Reportage photographique « DETECTIVE » J.-G. SERUZIER.)



Des gendarmes à cheval assurent le service d'ordre autour de la prison-modèle de Barcelone.

ON A FERMÉ BUENOS-AIRES



III (1) ANTOINE, L'EXCOMMUNIÉ

Barcelone (de notre envoyé spécial).

La prison-modèle de Barcelone ressemble, certes, à toutes les prisons du monde. Ses murs sont aussi hauts, ses barreaux aussi épais, ses verrous aussi robustes que ceux des maisons de justice étrangères. Cette prison, pourtant, n'est pas sinistre comme la Santé, par exemple. Est-ce le soleil qui dore ses toits, sont-ce les palmiers et les fleurs qui émergent au-dessus de l'un des murs de ronde, est-ce aussi cette foule gaie et bavarde qui, cet après-midi, se presse devant la porte d'entrée, entre les gardes civils et les carabiniers? On juge, aujourd'hui, à l'intérieur, les inculpés du dernier complot anarchiste. Les gendarmes à bicornes ont aligné leurs chevaux luisants à l'ombre des platanes. Des gamins crient, comme des vendeurs de programmes à l'entrée d'un spectacle, les premières éditions du soir, et les journaux du matin jonchent, déjà froissés et jaunis, les trottoirs et la chaussée...

C'est cet étrange décor, évoquant à la fois les abords d'un vélodrome et ceux d'un meeting populaire, que Lucien « l'Américain » a choisi pour me parler d'Antoine La Rocca, d'Antoine « l'Excommunié », l'homme aux six meurtres, l'un des plus surprenants personnages qu'ait fourni depuis longtemps, de Marseille à Buenos-Aires, la faune errante des bas-fonds.

Nulle capture — Antoine La Rocca a été, on s'en souvient, pris dans le coup de filet qui assura l'arrestation de trois autres meurtriers réfugiés à Barcelone : Pierrot-le-Fou,

judiciaire lui impute six meurtres. Ce n'est pas moi qui discuterai cette statistique. Antoine est arrêté. Laissons-lui les moyens de se défendre librement. Mais qu'on me coupe les deux mains si l'on peut impliquer Antoine dans la moindre affaire de vol. Antoine, terreur du « milieu », terreur des trafiquants, des tenanciers de maisons closes, à Marseille, au Caire et à Buenos-Aires, détestait et méprisait deux sortes d'individus : les voleurs et les barbeaux. Il rançonnait les uns et les autres, parfois non sans dégâts, et distribuait aux malheureux l'argent qu'il s'était fait ainsi remettre. Il prenait le fric, mais ne le gardait jamais. La misère de ceux qu'il côtoyait lui était intolérable. Il y a chez « l'Excommunié », comme il y a chez beaucoup d'hommes, le pire et le meilleur. Seulement, le pire lui fait aujourd'hui risquer sa tête.

C'est sur ces mots que Lucien « l'Américain » commença son récit.

Originaire de Naples, Antoine La Rocca était venu, très jeune, habiter Marseille avec sa mère, au quartier Saint-Jean. Les années passèrent, et le petit cireur de bottes ambulante, le gosse du ruisseau, turbulent et querelleur, devint, quand il fut grand, l'enfant chéri du quartier réservé. Son teint bronzé, son regard de braise, ses muscles, ses lèvres cruelles exerçaient sur les femmes une étrange séduction. On se disputait ses faveurs pour la danse et pour le plaisir. Mais Antoine, dédaigneux, repoussait les offres de celles qui s'engageaient à lui donner de l'argent pour le faire vivre. D'autres rêves le hantaient : se jeter dans les luttes sans merci que se livraient à cette époque (1920-1923) les bandes rivales des quartiers Saint-Jean et Saint-Mouron et qui avaient souvent pour champ clos les terrains avoisinant la gare Saint-Charles. Antoine étonnait par son courage et son mépris du risque, et sa silhouette devint vite populaire dans le monde des bas-fonds. Coiffé d'un chapeau mou penché sur l'oreille, à la mode des nerfis, il était toujours chaussé d'espadrilles, sans doute pour mieux étouffer le bruit de ses pas dans les rues tortueuses et pour fuir plus rapidement la police, lorsque celle-ci accourait, alertée par les fusillades.

Mais son besoin de dominer, de faire la loi n'était pas apaisée. On ne sait

trop pourquoi, il se mit un jour en tête d'interdire aux Arabes et aux Sénégalais d'avoir des femmes au quartier réservé. Aidé de son lieutenant, Jérôme Colombani, il commença « l'épuration ». Et ce fut, un soir, une sanglante échauffourée. Trois Arabes furent tués. Jérôme Colombani, arrêté, prit tout sur lui, et fut condamné à vingt ans de bagnes (il s'évada ensuite et se réfugia à Buenos-Aires d'où les récentes mesures l'ont expulsé).

Quant à Antoine « l'Excommunié », il disparut le soir de la terrible rixe. Il était temps. Le Parquet d'Aix-en-Provence le recherchait aussi pour un meurtre commis en 1923 dans un bar de la rue Saint-Laurent et où il avait pénétré, un revolver dans chaque main, pour venger la mort d'un homme de sa bande. Antoine fut condamné à mort par contumax...

Fuyant Marseille, Antoine se réfugia à Naples, à Gênes, puis débarqua un matin à Alexandrie, plus décidé que jamais à soumettre à sa loi tenanciers et souteneurs. Il avait besoin d'argent. Il s'en fit remettre par les riches trafiquants établis au Caire. L'un d'eux, un Français, Emile Sclavi, voulut lui résister. Il lui cassa la jambe d'un coup de feu. Quelque temps après, il apprenait qu'un de ses anciens compagnons, Fil-de-Fer, condamné, lui aussi, à mort par contumax aux Assises de la Seine, avait été arrêté par la police du Caire. Il pénétra au commissariat, déclarant qu'il était attaché au consulat de France, et demanda à parler au prisonnier. La porte du bureau d'attente était ouverte. Tous deux s'éclipserent. Fil-de-Fer rejoignit l'Italie, s'embarqua à bord de la *Principessa Mafalda* et périt dans le naufrage du navire, près du Brésil.

Mais le séjour d'Antoine au Caire fut de brève durée. Un souteneur, Eugène Trido, fut trouvé assassiné, une nuit. La rumeur publique accusait Antoine qui, aussitôt, disparut. Il débarquait quelques semaines plus tard en Argentine.

On était en 1924. L'or coulait à flots chez les trafiquants de femmes, dont les gains atteignaient pour certains jusqu'à trois mille francs par jour.

Les plus huppés, Xavier del Innocenti, Chiché Tomasini, Malatesta, Bibi-l'Astico, Pierrot-les-Yeux-Bleus, firent bon gré mal gré un accueil chaleureux au revenant. Le lendemain de son arrivée, Antoine était habillé comme un prince, bourré de pesos et pourvu d'un gîte à la pension tenue, calle Charcas, par Hippolite-le-Cuisinier.

— Et ce n'est pas tout, fit quelqu'un ; on va te refiler gratis la même de René-le-Borgne, qui est en France et qui ne reviendra plus en Argentine. C'est une belle fille. René a donné l'ordre de la vendre. Nous te l'offrons.

— Je m'en souviens encore, me dit Lucien « l'Américain » poursuivant son récit ; Antoine, qui fumait un cigare, le cracha sur le sol. « Merci ! s'écria-t-il. Je préfère aller travailler au charbon que de faire le barbeau ». Il sortit en faisant claquer la porte. On le revit de temps en temps. On essaya de le raisonner. Il était inflexible : « Je n'ai pas besoin d'une vache à lait pour la traire, mais c'est vous tous que je vais traire. »

Il tint parole. De quoi était fait l'étrange pouvoir qu'exerçait « l'Excommunié » sur les hommes du « milieu »? Mystère... Mais on compte ceux qui se refusèrent à se plier à ses exigences, à ses brimades, à ses violences. Quelque temps après son arrivée, il surgit un soir à la pension de Simon-la-

Souques et Paravicini — nulle capture, donc, ne put mieux mettre en valeur les répercussions de la « fermeture de Buenos Aires ».

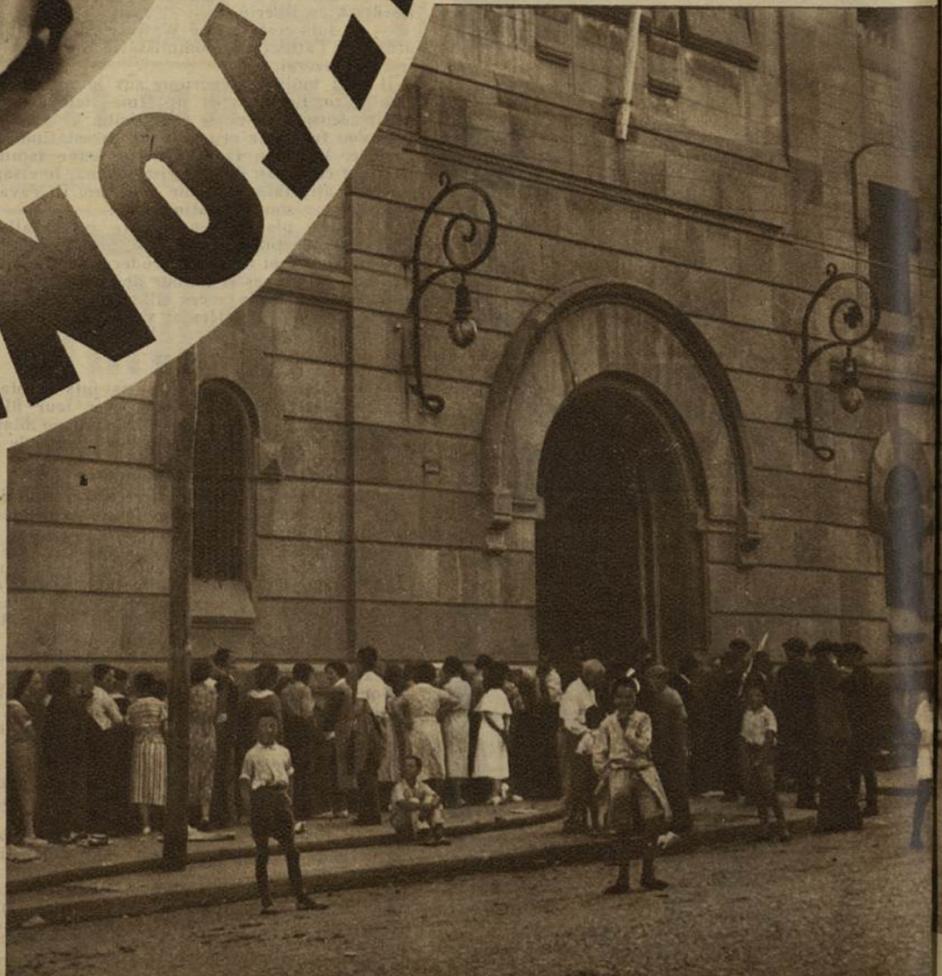
Nulle vie, nulle figure ne peuvent mieux aussi illustrer le destin de certains hors-la-loi, nés pour régner par la violence et en qui se mêlent si dangereusement le goût du meurtre et la passion de la justice.

Qu'eût été « l'Excommunié » en d'autres temps? Spadassin, mousquetaire, homme de cape et d'épée?

De nos jours, Antoine La Rocca se contentait d'être le gangster du « milieu », mais gangster à sa manière, comme vous allez le voir.

Disons, si vous le voulez, une sorte de Judex, moins ténébreux dans sa mise que celui du film célèbre, mais plus redoutable dans ses desseins et dans ses coups d'éclat. Un Judex cruel et généreux, sauvage et secourable...

— Un cœur d'or dans la main, un revolver dans l'autre, me dit Lucien « l'Américain », en guise de préambule. Son sommeil



Bosse, calle Rivadavia, pension que fréquentaient uniquement des barbeaux algériens et où l'un d'eux, Emile Bacri, avait été tué quelques jours avant par un Italien. Antoine s'avança les deux mains dans les poches, cracha dans la soupe et s'écria :

— J'apprends que vous avez dénoncé Palmaccio comme le meurtrier de Bacri. Palmaccio, heureusement, a filé sur le *Lutecia*. Mais, par représailles, j'exige que vous me remettiez deux mille pesos. Je viendrai les chercher demain à la même heure.

Ainsi fut fait. Antoine vint le lendemain chercher l'argent qu'il envoya à Palmaccio, à Bordeaux. (Celui-ci devait être, trois mois plus tard, arrêté à Marseille et condamné à sept ans de réclusion par la Cour d'Aix.)

Tout le « milieu » de Buenos-Aires connut, le soir même, l'exploit d'Antoine, et sa réputation de « barbeau des barbeaux », ainsi consacrée, n'allait que grandir.

— Qu'on vienne me trouver ! proclama « l'Excommunié ». Je ne veux pas voir autour de moi des malheureux. Je sais où

Antoine l'Excommunié, pour mieux assurer ses desseins, avait créé sa propre « mafia », composée de cinq hommes recrutés parmi ses obligés

prendre de l'argent pour secourir les plus grandes détreffes.

C'était là qu'il tenait assises. Ce fut là qu'il remit dix mille pesos à Bitoura, un lépreux évadé du bagne, qu'il fit embarquer clandestinement à bord du *Massilia*, car le bagnard avait manifesté le désir de voir sa mère avant de mourir. Ce fut aussi pour soulager la misère des évadés qu'il rançonna, l'arme au poing, le *Récréo Parisien*, un tripot situé dans le bois de Palermo et tenu par deux anciens trafiquants.

On prétend que, pour mieux assurer ses desseins, Antoine fit un moment partie de la *mafia* de Buenos-Aires et qu'il en fut rayé pour avoir, dans un duel à la loyale, frappé son adversaire en lançant son couteau à l'indienne. Si ce point n'est guère éclairci, il est sûr que « l'Excommunié » créa, pour se protéger de ceux qui avaient juré de le supprimer, sa propre *mafia*, composée de cinq hommes qu'il avait recrutés parmi ses obligés.

Tous, d'ailleurs, ne lui en vou-

laient pas. La plupart le respectaient. Certains trouvèrent même commode de faire appel à lui pour régler des situations difficiles. C'est ainsi qu'on eut recours à son courage pour lutter contre une bande d'Argentins qui volaient, dans les *casitas*, les femmes françaises. Antoine n'y alla pas par quatre chemins. A bord d'une auto où avaient pris place ses hommes et dont il avait calfeutré l'intérieur d'un épais matelas, Antoine se dirigea vers le café où on avait signalé la présence des ravisseurs et ouvrit le feu aussitôt. Ce fut une terrible fusillade : deux Argentins furent blessés à mort. Les autres parvinrent à s'enfuir.

L'affaire fit grand bruit. La presse d'alors (1928) accusa formellement « l'Excommunié », publia sa photo et révéla sa condamnation à mort, à Marseille. La France réclama son extradition. Soixante-dix mille pesos furent recueillis dans le « milieu ». Sur l'assurance qu'il ne serait pas inquiété, on fit revenir Antoine, de Montevideo, où on l'avait caché, à Buenos-Aires. Aucune Française ne fut plus désormais volée dans les *casitas*!

Aucune Française... Mais, un soir, une belle Napolitaine, surnommée Elisa-la-Négrita, fut ravie de sa *casita* par un Catalan, Julio-le-Callego, et cette Napolitaine était la propre cousine d'Antoine! Tout le « milieu » trembla. Il allait y avoir de la casse...

Seul, silencieux, les poings serrés, Antoine chercha jour et nuit Julio-le-Callego. Il finit par le rencontrer dans la grande rue Florida.

— Où est Elisa?

— Antoine, tu te trompes.

« L'Excommunié » sortit son revolver, mais l'arme s'enraya. Le Catalan visa à son tour. Le ventre perforé en douze endroits, Antoine s'écroula.

— *Che Dio me salve!* jura le Napolitain.

Miracle, on le sauva! Une fête fut organisée en son honneur à sa sortie de l'hôpital. Le tout Buenos-Aires des trafiquants et des tenanciers s'était réuni pour offrir à Antoine une ceinture en or massif, comme symbole de sa bravoure. Ce fut une belle cérémonie. Le discours de remerciements d'Antoine fut bref :

— J'aurai le Callego.

Quinze jours plus tard, le Callego, qui assistait aux courses de Palermo, fut trouvé mortellement blessé. La blessure qui semblait avoir été faite avec un couteau à scie était affreuse. Elle avait labouré la chair jusqu'au foie.

Le Callego avait été frappé par derrière, alors que, accoudé à la balustrade, il suivait dans ses jumelles l'arrivée des chevaux.

Le crime resta mystérieux. Antoine avait-il tué lui-même son ennemi ou l'avait-il fait tuer par la *mafia* dont il était le chef? Ce fut son secret.

■ ■ ■

Tant de coups d'audace, couverts de tant d'impunités, avaient enlevé à « l'Excommunié » toute prudence.

On le voyait, à bord des bateaux accostés à Buenos-Aires, buvant, fraternisant avec les hommes de la chaufferie. Or, un jour, un officier du vapeur *Formosa* qui savait le prix d'une telle capture essaya, avec l'aide de deux matelots, de s'en emparer pour le mettre aux fers et le reconduire à Marseille. Mal lui en prit. Non seulement Antoine réussit à sauter sur les quais, en terre argentine, mais encore l'officier qui avait eu l'impru-

dence d'aller à terre, ce soir-là, fut roué de coups...

Lorsqu'il revint à Rosario, où il s'était réfugié en attendant que s'éteignît le bruit de l'affaire, Antoine renouvela ses rançons dans les tripots de trafiquants. Il était devenu joueur et dépensier. Il empocha l'argent quand il gagnait et faisait régler ses pertes par les hommes riches de la table.

D'un commun accord, on décida de lui servir par collecte une rente mensuelle de dix-huit cents pesos, à la condition qu'il ne terroriserait plus les Français.

Tel était le pacte de paix qui avait été conclu et sur lequel vivait Antoine « l'Excommunié », lorsque la fermeture de Buenos-Aires l'obligea à se réfugier en Espagne.

Lucien « l'Américain » but une gorgée d'anisette et continua :

— Maintenant, dit-il, tu vas me demander pourquoi un tel homme s'est laissé prendre comme un enfant par le brigadier Maizaud, de la police française, et par les hommes du chef Andréo, de la police espagnole. Je vais tout de suite te répondre : Antoine a été pris par surprise. Antoine vivait non pas à Barcelone même, mais à la campagne. Il ne fréquentait pas le milieu des souteneurs de Barcelone, par crainte d'être dénoncé. Il ne put ainsi être averti des premières arrestations qui avaient eu lieu la veille, et c'est le plus tranquillement du monde qu'il se rendit, le dimanche, en compagnie de Paraviccini, aux courses de taureaux. Les indicateurs de la police le savaient. Ils savaient aussi qu'Antoine et Paraviccini, riches tous les deux, étaient sur le point de s'embarquer pour le Mexique. Il fallait agir vite. Tu sais le reste...

« Antoine, sans armes, comprit, ce jour-là, qu'il avait perdu la partie. Il comprit, lui, — la terreur de Marseille, du Caire et de Buenos-Aires — que les plus forts, les plus redoutés, les plus sûrs d'eux-mêmes peuvent un jour glisser sur un grain de poussière et qu'il en coûte parfois de vouloir être l'idole — même de la pègre.

« Derrière ces murs, je le vois comme si j'étais à côté de lui, moi qui le connus si longtemps, ronger ses poings en songeant aux revanches de demain. Car, pour un tel homme, l'espoir n'est jamais épuisé. Cinquante mille pesos ont été recueillies ces jours-ci pour le faire libérer. Le coup a raté. Antoine a perdu une manche. Il espère gagner l'autre. Les témoins de ses anciens meurtres sont aujourd'hui dispersés. Le vieux quartier de Marseille qu'il terrorisa dans sa jeunesse restera silencieux dans le procès d'Aix-en-Provence. Et puis, entre Barcelone et la France, la route de l'extradition est longue. Que ceux qui le conduiront, les poignets enchaînés, soient vigilants! Antoine « l'Excommunié », Antoine le condamné à mort par contumax, Antoine l'expulsé de Buenos-Aires, est riche et entouré d'amitiés fidèles, scellées dans le sang des traîtres. Le bandit au cœur d'or, le justicier des mauvais garçons, le rançonneur du « milieu » n'a pas dit son dernier mot.

(A suivre.) Marcel MONTARRON.

Jeudi prochain :

ADIOS, BUENOS-AIROS

...par surprise, à la sortie de l'arène de la Plaza de Toros.

L'inspecteur-chef Andréo qui, avec le brigadier Maizaud, réussit à capturer Antoine-la-Rocca...



Le jury de Kansas-City a réagi en condamnant à mort Walter Mac Gee.



La petite Peggy Mac Math explique à la Cour comment elle fut enlevée.



Kenneth et Cyril Buck (de gauche à droite), condamnés aux travaux forcés.



John Factor, enlevé par les kidnappeurs, puis rendu contre une rançon.

New-York
(de notre correspondant particulier).

MAINTENANT, dans toute l'Amérique, le kidnapping triomphant succède au gang.
Kidnappers, c'est le surnom que l'on donnait autrefois aux corsaires qui allaient razzier les noirs sur la côte d'Afrique pour les vendre aux marchands d'esclaves. Mais les kidnappeurs modernes ont trouvé un champ d'action à la fois plus restreint et plus fructueux.

Déjà, ils paraissaient redoutables quand ils capturèrent et enlevèrent l'enfant de Lindbergh. Actuellement, depuis que la fabrication clandestine de l'alcool et la contrebande de la bière sont taries et que les gangsters aux abois se sont joints à leurs troupes, les méthodes des kidnappeurs se sont modernisées et ils ont élevé le rapt à la hauteur d'une institution dans tout le Nouveau-Monde.

Sans doute a-t-on condamné aux travaux forcés Kenneth et Cyril Buck, qui enlevèrent Peggy Mac Math, l'enfant d'un millionnaire, l'enfermèrent dans une cabane solitaire, puis dans une cave infestée de rats, et ne la relâchèrent que contre une rançon fabuleuse. Mais cette mesure pouvait-elle suffire à effrayer les kidnappeurs ? Peu de temps après, William Hamm, le fils d'un riche brasseur de Saint Paul, fut assailli en plein jour près de son bureau, gardé prisonnier pendant quatre jours et relâché seulement contre une caution de 100.000 dollars.

La grande affaire qui vient de provoquer un immense mouvement de réprobation contre l'activité audacieuse des kidnappeurs fut l'enlèvement du jeune et beau lieutenant des gardes nationales, John O'Connell, qui appartient à la célèbre et puissante famille des O'Connell, c'est-à-dire à la plus ancienne et la plus illustre aristocratie américaine. On vient seulement de savoir comment il a été enlevé : abattu à coups de poing alors qu'il descendait de son automobile, il se réveilla dans un appartement confortable, tandis qu'un des bandits réclamait à sa famille une rançon de 200.000 dollars. Ils obligèrent les O'Connell à leur verser 40.000 dollars (c'est le chiffre de la transaction qu'ils acceptèrent de faire après que leur première proposition eut été refusée) et se les firent apporter par un intermédiaire qu'ils avaient désigné par la voie des journaux et qu'ils menacèrent de tuer si on les attirait dans un traquenard. Quatre jours après l'accord, John O'Connell fut mis en liberté.

Il ne se plaignit pas d'avoir été maltraité. Mais quelle parole lui a-t-on fait donner, quel secret lui a-t-on, sous menace de mort, fait jurer de ne pas trahir ? A toutes les questions qu'on lui a posées, il a refusé de répondre. Le kidnapping a-t-il donc paru assez puissant au jeune officier pour qu'il en ait le respect ?

Presque en même temps, ils s'en sont pris à un gangster célèbre, Jacob Factor, qui est connu aux Etats-Unis sous le nom de roi des escrocs.

C'était liquider une vieille affaire. Jacob avait déjà eu à souffrir des kidnappeurs. Son

fil lui avait été enlevé, puis rendu contre rançon, mais Jacob Factor, plein d'un juste ressentiment, se vanta de châtier sans pitié les coupables, car il connaissait, disait-il, tous les labyrinthes de l'underworld (le monde souterrain). Il n'eut pas longtemps à attendre. On l'enleva l'autre soir comme il sortait d'un restaurant en compagnie de son ami Al Epstein et de deux femmes ; l'auto n'avait fait que quelques kilomètres, lorsqu'on les jeta brutalement sur la chaussée. Et ils revinrent pour annoncer à New-York que Factor avait été emporté vers une destination inconnue.

Factor valait « cher » ! Cet escroc était célèbre pour avoir extorqué au public anglais plus d'un million de livres sterling. Il vivait en Amérique sous la menace de l'extradition et ne se montrait guère qu'à ses pairs, dans son hôtel blindé de Chicago. Les kidnappeurs, pour venir le saisir, avaient attendu une de ses rares sorties, — un jour qu'il devait se rendre à une fameuse partie de poker.

AU PAYS DU RAPT

Factor connaissait peut-être les secrets de l'underworld. Les kidnappeurs ne l'ont cependant libéré que contre une caution de 100.000 dollars. Quand il réapparut, il avait une barbe épaisse et donnait les signes de la plus grande fatigue. Factor avait été non seulement rançonné par les kidnappeurs, mais terriblement torturé...

Du moins c'est ce que Factor, plus disert que le lieutenant O'Connell, a raconté. Les ennemis de Factor ont révoqué cette déclaration en doute.

C'est un moyen que Factor a trouvé, ont-ils dit, pour expliquer sa ruine et pour obtenir de ses créanciers des délais.

Comme si le kidnapping n'était qu'une invention de businessmen ruinés par la crise et qu'il ne fallût qu'en rire, oubliant qu'il y a eu tout de même assassiné l'enfant de Lindbergh !...

Et la grande série des rapt a continué. A Atlanta, John K. Otley, un puissant banquier, faillit être capturé par deux misérables auxquels il eut grand peine à échapper et que l'on n'a pu rejoindre. A New-York, le Dr Wachsmann reçut il y a peu de temps une sommation d'avoir à remettre aux kidnappeurs plusieurs

Ce qui ne paraît, aux yeux du public européen, qu'un mélodrame de cinéma est, en Amérique, une réalité tragique et quotidienne.

milliers de dollars. Il s'y refusa, s'adressa aussitôt à son ami, le célèbre détective Bonano. Puisque l'Etat ne pouvait les défendre, ils y suppléèrent. Bonano se transforma en chauffeur de Wachsmann ; six détectives grimés en balayeurs, promeneurs, commerçants se tinrent nuit et jour à proximité de l'hôtel du médecin, occupant tous les points stratégiques du quartier. Les kidnappeurs eurent néanmoins l'audace de leur livrer bataille. Un feu nourri couvrit leur automobile et il fut possible de faire quelques prisonniers.

Le vieux banquier Auguste Luer eut moins de chance. Les kidnappeurs s'emparèrent de lui au moment où il écoutait la radio, dans sa maison d'Altona, en Illinois. Sa femme qui se trouvait là aussi fut brutalisée et blessée en voulant le défendre. Les bandits ligotèrent le septuagénaire, l'emmenèrent et ne consentirent à le libérer que contre un versement de 50.000 dollars.

L'ancien forçat Fitzgerald était le chef de ces kidnappeurs ; on put l'identifier et l'arrêter. Mais le vieux banquier Luer n'a retrouvé ni ses forces ébranlées, ni son million...

Toute l'Amérique est remuée par une aussi grande accumulation de violences et de rapt. Hier, on enlevait, dans l'Oklahoma, C. F. Urschell, un des magnats multimillionnaires du pétrole, tandis qu'il jouait au bridge avec des amis.

Nul homme d'Etat, nul homme d'affaires, nul star de cinéma ne se croit plus en sécurité. Aucun système de police, aucun bureau de détective privé ne se sentent assez forts pour résister aux « voleurs d'hommes ».

Le millionnaire John Hertz a posté dix-huit hommes armés dans sa propriété de l'Illinois ; à Chicago, quarante banquiers se sont adressés aux autorités pour demander à être protégés par d'importants contingents de police.

Libby Holman, dont l'enfant est héritier des millions du défunt Zacharie Smith Reynolds, le roi du tabac, a pris à son service une douzaine de gardiens et elle a acheté plusieurs dogues danois qui, jour et nuit, veillent sur « le bébé le plus riche du monde »...

A Hollywood, la panique règne. Harold Lloyd et Gloria Swanson ont fait appel à des détectives privés, tandis que les 20.000 acteurs de la cité de l'écran ont réclamé la protection d'un détachement spécial. On la leur a accordée, le sheriff ayant reconnu que le corps des policiers de la ville ne suffit pas à la tâche...

L'émotion est immense. On se répète les sommes considérables que les Américains riches ont dû, en cinq mois seulement, verser aux kidnappeurs. 30.000 dollars en mars ; 50.000 dollars en avril ; 60.000 dollars en mai ; 200.000 dollars en juin ; 250.000 dollars en juillet...

L'opinion publique réclame des mesures sévères. On se félicite de ce que le kidnappeur Walter Mac Gee, qui avait organisé l'enlèvement de Mrs Mac Elroy, en mai dernier, vienne d'être condamné à mort par le jury de Kansas-City. On se murmure, sans le croire, que cette mesure rigoureuse contribuera à l'intimidation des malfaiteurs. On exige des autorités que soient rendus complices des kidnappeurs ceux qui favorisent leur coupable industrie en leur versant d'énormes rançons, en se laissant intimider par leurs menaces et en ne prévenant pas les autorités.

Mais qu'importe, semble-t-il, aux kidnappeurs ! Ils viennent de relâcher le magnat Urschell, mais contre un formidable impôt ; par contre, ils ont conservé comme otage Nat Bass, le roi des entraîneurs, dont la famille se refusa à leur payer une rançon...

Et, malgré toutes les menaces, la criminelle industrie du rapt se développe de plus en plus aux Etats-Unis.

Roy PINKER.



CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 60.601 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 60.609 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 60.613 : Carrières administratives.

Broch. 60.619 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 60.624 : Emplois réservés.

Broch. 60.633 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 60.640 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 60.642 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 60.651 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, esperanto. — Tourisme.

Broch. 60.656 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 60.664 : Marine marchande.

Broch. 60.669 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 60.674 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 60.682 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 60.685 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 60.693 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 60.698 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : École Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

RIDES NEZ BRILLANTS

Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajouissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab^o PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

la Timidité
EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé s. pli fermé, cote 1 f., en Timbres. Écrire au Dr. V.D. Fondation RENOVA, 12, rue de Grimé, Paris.

CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES, POUR TOUTES DIFFICULTÉS, consultez le PROFESSEUR DJEMARO, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés. Il affirme que le secret du bonheur dépend de la confiance en soi, de la maîtrise, de la volonté, de la connaissance de l'avenir. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'astrologie.

Le PROFESSEUR DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future; vous connaîtrez vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide et vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, mariage, divorce. Et, grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Écrivez et donnant votre date de naissance, votre adresse, vos nom et prénoms (si vous êtes Madame, ajoutez votre nom de demoiselle), et si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais d'écritures.

PROFESSEUR DJEMARO, Service V.D., 29, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).

QUEL QUE SOIT VOTRE AGE, si vous avez une poitrine insuffisante et des salières; si, au contraire elle est trop forte; si elle manque de fermeté et n'occupe pas sa place normale, vous pouvez en quelques jours y remédier et acquérir

UNE JOLIE POITRINE

Pour cela écrivez donc confidentiellement, en citant ce journal, à M^{lle} Mary BILIMIN, 19, Rue Annonciation, à PARIS, qui vous fera connaître gratuitement, sous enveloppe discrète, la Recette Merveilleuse et sans danger qu'elle a employée elle-même avec grand succès, pour obtenir une poitrine parfaite et idéalement belle.

UNE BIENFAITRICE dont vous prendrez plaisir à lire la curieuse et originale histoire, a fait vœu d'envoyer gratuitement sa merveilleuse Recette pour maigrir sans avaler de drogues; recette qui donne des résultats étonnants visibles dès le 5^e jour. Si donc vous désirez

MAIGRIR EN SECRET

Pour devenir mince, élégante, distinguée, pour rajeunir votre visage et votre allure, ou simplement pour mieux vous porter et travailler sans fatigue, écrivez, en citant ce journal, à Mme COURANT, 98, Boul. Aug-Bianqui, à Paris, qui vous enverra gratuitement, sous enveloppe fermée ordinaire, son intéressante histoire, ainsi que sa miraculeuse Recette. Écrivez-lui aujourd'hui même.

VOTRE AVENIR vous sera dévoilé grâce à la mystère, et célèbre voyante AUGUSTALES.

Envoy. date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses prédit. Fixe date évén., guide, conseille et dev. tout. Bulletin-not. grat. Écrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

15 fr. Le 100 adr. et gr. grains 2 sexes, Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

VOS SEINS

Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindre 1 fr. en timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Marlene, 75, Rue de Flandre.

TIMBRES-POSTE AUTHENTIQUES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Garantis non triés — Vendus au kilo

Demandez la notice explicative au Directeur de l'Office des Timbres des Missions, à PÉRAC (Haute-Garonne).

Si vous voulez **rire**

Vous devez lire en vacances

LA JUMENT VERTE

le roman de MARCEL AYMÉ

nrf

UN VOL.

15 FR.

HISTOIRE VRAIE



D'UN
PRIX DE BEAUTÉ

par
RAYMONDE ALLAIN

(Miss France 1928)

Préface de Tristan Bernard

Dans cette Histoire vraie d'un prix de beauté, Raymonde Allain nous dit la vérité, rien que la vérité, toute la vérité : témoin sans forfanterie, comme sans faiblesse... elle débroussaille toutes les légendes accumulées depuis longtemps, elle nous dit les lettres d'amour reçues, les demandes en mariage, les menaces de mort et cette célébrité mauvaise qui rend plus difficiles l'exercice du métier à quoi l'on veut se consacrer et l'établissement d'une vie normale... On lit ce livre avec ravissement. Tant de grâce simple, tant de charme sans faiblesse, de jeunesse sans complaisance aux trop faciles illusions, de malice sans méchanceté mais sans défaillance. On n'y résiste pas...

Un volume N. R. F. couverture illustrée tirée en héliogravure. 10 fr.

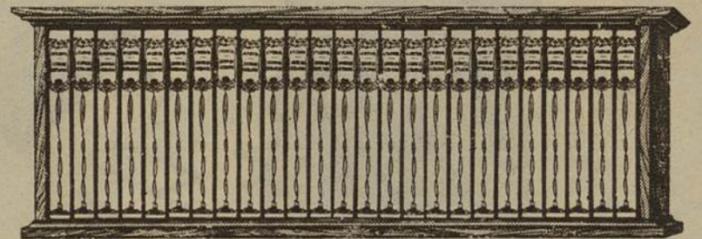
Rien à payer d'avance

20 FRANCS par MOIS

pour recevoir la

COLLECTION IVOIRINE

dans sa BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne



La COLLECTION IVOIRINE comprend une sélection de 25 ouvrages des littératures française et étrangère, volumes élégamment reliés, présentés dans une BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne naturel (0^m,205 x 0^m,58).

TITRES DES VOLUMES :

1. H. DE BALZAC : Les Chouans. — 2. Jean BERTHEROY : Dans la Barque d'Isis. — 3. Ch. DE BERNARD : Le Nœud Gordien. — 4. Ambrose BIERCE : Aux Lisières de la Mort. — 5. René BIZET : Le Sang des Rois. — 6. Marcel BOULANGER : Le Vicomte. — 7. Bulwer LYTTON : Les Derniers Jours de Pompéi. — 8. F. CONTRERAS : La Ville Merveilleuse. — 9. Jean d'AGRAIVES : Le Dernier Fauno. — 10. Ch. DICKENS : Olivier Twist, I. — 11. Ch. DICKENS : Olivier Twist, II. — 12. Léon GOZLAN : La Marquise de Belverano. — 13. A. DE LAMARTINE : Graziella. — 14. Alfred MACHARD : L'Homme qui porte la Mort. — 15. Prosper MÉRIMÉ : Carmen. — 16. Prosper MÉRIMÉ : Colomba. — 17. Alfred DE MUSSET : Les deux Maitresses. — 18. Ch. et H. OMESSA : Anaïtis, Fille de Carthage. — 19. Edgar Poe : Le Scarabée d'Or. — 20. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut. — 21. Paul SONNÉS : Vortex, le Cheval Fou. — 22. Ivan Tourguenoff : Récits d'un Chasseur. — 23. J. VALMY-BAISSE : Terre Blonde. — 24. Alfred DE VIGNY : Le Cachet Rouge. — 25. Émile ZAVIE : Paris-Marseille.

Prix de la collection des 25 volumes reliés, avec leur Bibliothèque-Prime. Envoi franco en France (Étranger, se renseigner) :

240 francs

payables 20 fr. par mois

au comptant : 215 fr.

Écrivez-nous, dès aujourd'hui, pour acquérir un meuble artistique et utile, en même temps qu'un trésor de lectures, œuvres très remarquables, reliées, vendues à un prix excessivement avantageux, payable par mensualités.

BULLETIN

à copier ou signer et envoyer à

DÉTECTIVE-PUBLICITÉ
35, rue Madame, PARIS (VI^e)

Veuillez m'adresser la Collection Ivoirine, 25 vol., et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je paierai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

Nom
Profession
Domicile
SIGNATURE :

Le premier hebdomadaire des faits-divers

6^e Année - N° 251

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

17 Août 1933

DÉTECTIVE

“ L'EXCOMMUNIÉ ”



Quel personnage à la fois inquiétant et attachant que ce Antoine La Rocca, qui mettait les trafiquants en coupe réglée et se faisait le généreux protecteur des esclaves de la noce et de la pègre !

(Lire, pages 12 et 13, le sensationnel reportage de Marcel Montarron sur : « On a fermé Buenos-Aires ».)

AU SOMMAIRE { La vendetta de l'Arabe, par Luc Dornain. - La route de l'évasion, par Henri Danjou. - La femme égorgée, par P. R. - Le verdict de DE CE NUMÉRO { mort, par Jean Castellano. - La folle de la montagne, par M. C. - L'ombre du doute, par Etienne Hervier. - Au pays du rapt, par Roy Pinker.